

# messenger

de l'Église orthodoxe russe

N°16-17 Juillet-octobre 2009

## Grégoire Krug, un prophète de l'icône

Visite en Ukraine  
du patriarche de Moscou

Mgr Hilarion :  
Le schisme entre l'Orient et l'Occident

*Revue orthodoxe d'information et de spiritualité*

# éditorial

Le voyage de dix jours du patriarche Cyrille de Moscou en Ukraine, du 27 juillet au 5 août 2009, est sans doute un des principaux événements de la première année de son patriarcat. Cette visite était attendue avec impatience et appréhension en même temps. En effet, la situation religieuse en Ukraine n'est pas simple : aux divisions récentes des orthodoxes s'ajoute la séparation plus ancienne et toujours aussi douloureuse entre orthodoxes et gréco-catholiques (uniates). Pendant son « pèlerinage » en Ukraine, le patriarche Cyrille a visité de nombreux diocèses et monastères. Il a participé à une émission transmise en direct par la télévision ukrainienne où des jeunes lui posaient diverses questions. Dans cet entretien, dont la forme est peu habituelle à un primat de l'Église orthodoxe russe, le patriarche Cyrille a exposé avec beaucoup de clarté sa vision des rapports entre la foi et la culture, entre l'Église et la nation, entre la religion et la morale, entre l'ascèse et le bien-être.

Quelques semaines après ce voyage, l'Église orthodoxe ukrainienne – autonome au sein du patriarcat de Moscou et seule reconnue par l'ensemble des Églises orthodoxes – a initié un dialogue « en vue du rétablissement de l'unité » avec « le patriarcat de Kiev », une des principales juridictions non canoniques du pays. Une telle initiative était attendue depuis plus de dix ans. Comme le dit le communiqué de l'archevêque Métrophane, président de la commission de dialogue (du côté de l'Église orthodoxe ukrainienne), « ce dialogue devait commencer depuis longtemps. Plusieurs facteurs empêchaient l'Église de l'initier : il s'agit avant tout des pressions politiques. Le dialogue est un des principaux moyens de communication de l'Église avec le monde extérieur. Mais il ne peut pas être mené sous la pression politique ». Mgr Métrophane qui est aussi chancelier de l'Église orthodoxe ukrainienne, regrette le fait que « les hommes politiques cherchent souvent à réduire l'Église à une fonction sociale, la regardent à travers le prisme de la sociologie et portent des jugements sur l'Église en fonction de son utilité sociale, sans tenir compte de sa nature et de ses devoirs véritables. Mais l'Église du Christ ne peut et ne doit pas être un instrument servant des objectifs politiques, aussi positifs qu'ils soient. C'est pourquoi, en incitant ses fidèles à contribuer à l'édification de l'unité de la société et de la nation, l'Église orthodoxe ukrainienne a toujours témoigné que sa mission ne se réduit pas à une activité "socialement utile". La mission de l'Église ne peut pas avoir un caractère national. L'Église reconnaît la valeur de l'unité de la nation, mais l'unité qu'elle opère à l'intérieur d'elle-même est d'un ordre supérieur. Nous sommes appelés à l'unité divino-humaine. C'est la divino-humanité – l'unité de grâce des natures divine et humaine – qui est le seul et vrai objectif de la vie ecclésiale ».

Avec tous les orthodoxes de l'Ukraine, nous espérons que les efforts entrepris par l'Église orthodoxe ukrainienne seront couronnés de succès et que l'orthodoxie dans ce pays, si attaché à l'Évangile du Christ, retrouvera son unité. « La guérison de la division est un des principaux objectifs du primat et de l'épiscopat de l'Église orthodoxe ukrainienne. Notre Église fera tout ce qui est en son pouvoir pour que les séparations soient dépassées et que les chrétiens orthodoxes de l'Ukraine retrouvent la grâce de la communion dans la prière et dans l'Eucharistie ».

# sommaire

## Actualité ..... 2

- Réunion du Saint-Synode à Kiev
- Rencontre entre le patriarche Cyrille et l'Ambassadeur de France en Russie
- L'archevêque Hilarion de Volokolamsk reçu par le pape Benoît XVI

## Dossier :

### Visite en Ukraine du patriarche Cyrille de Moscou ..... 5

- « Être pasteur, c'est savoir dialoguer ». Interview du patriarche Cyrille à la télévision ukrainienne
- « L'Église est le lieu où l'on s'exerce à l'amour et à l'unité ». Homélie en la fête de Saint Vladimir
- Discours après la liturgie à la laure de Potchaev

## Dossier :

### Grégoire Krug, un prophète de l'icône ..... 22

- Père Grégoire Krug, un prophète de l'icône, par Émilie van Taack
- L'image non-peinte-de-main-d'homme, par le moine Grégoire Krug

## Histoire de l'Église ..... 44

- Le schisme entre l'Orient et l'Occident : point de vue orthodoxe, par Mgr Hilarion Alfeyev

Revue publiée par le diocèse de Chersonèse du patriarcat de Moscou (26, rue Péclet – Paris XV<sup>e</sup>).

Directeur de la publication : archevêque Innocent de Chersonèse.

Rédacteur en chef : hiéromoine Alexandre Siniakov.

Comité de rédaction : hégoumène Nestor Sirotenko, père Serge Model, Émilie van Taack, Nikita Krivochéine.

© Diocèse de Chersonèse

## Patriarcat de Moscou

### Réunion du Saint-Synode à Kiev

Pour la première fois de son histoire, le Saint-Synode du patriarcat de Moscou – organe conciliaire permanent d'administration de l'Église orthodoxe russe – s'est réuni à Kiev, à la laure des Grottes. La première décision de cette session synodale a été la création officielle d'une Commission interconcliaire, souhaitée par le dernier concile local électif de janvier 2009. Cette Commission, composée d'évêques, de prêtres, de diacres, de religieux et de laïcs, est chargée d'examiner diverses questions de la vie de l'Église et de préparer le travail du prochain concile local. Le Synode a approuvé la composition de la Commission préconciliaire – l'archevêque Innocent de Chersonèse en fera partie.

Le patriarche Cyrille a présenté aux Pères synodaux un compte-rendu de sa visite au patriarcat de Constantinople, du 4 au 6 juillet 2009. Le Synode a exprimé l'espoir que « les relations entre les deux

patriarcats continueront à se développer avec succès pour le bien de l'orthodoxie ».

Sur le plan théologique, le Synode a approuvé la proposition du métropolite Philarète de Minsk, président de la Commission théologique synodale, de commencer la rédaction d'un nouveau Catéchisme de l'Église orthodoxe russe. Ce travail est confié à la Commission théologique dont la composition a été remaniée et le titre modifié. Ainsi, en raison de la suppression de la Commission biblique, la Commission théologique, chargée désormais de superviser la traduction et l'édition de la Bible, a été renommée « Commission biblique et théologique ».

Signalons enfin que, parmi les membres tournants du Synode au cours des six mois à venir, siègera Mgr Simon, archevêque orthodoxe en Belgique.



# Rencontre entre le patriarche Cyrille et l'Ambassadeur de France en Russie



Le 2 septembre 2009, M. Jean de Gliniasty, ambassadeur de France en Fédération de Russie, accompagné de M. Alexandre Giorgini, deuxième conseiller de l'Ambassade, a rendu visite au patriarche Cyrille de Moscou.

« J'accorde une grande importance à la qualité des relations de l'Église orthodoxe russe avec les autorités françaises et les différentes institutions de la société civile en France », a affirmé le patriarche Cyrille, en ajoutant que la France occupe une place privilégiée dans les rapports entre la Russie et l'Europe à cause des liens historiques anciens et une profonde affinité culturelle entre les deux pays.

« En tant que patriarche, je reconnais une importance particulière au facteur religieux dans les relations franco-russes », a souligné le primat de l'Église orthodoxe russe. « Nous sommes heureux de l'excellent niveau des relations qui existent aujourd'hui entre l'Église orthodoxe russe et la Conférence des évêques de France, entre nos institutions religieuses et publiques. J'espère que le nouveau séminaire orthodoxe russe près de Paris sera un nouveau pas important et nécessaire dans le rapprochement de nos deux pays et de nos peuples ».

En plus de l'ouverture d'un séminaire orthodoxe russe près de Paris, à Épinay-sous-Sénart, le



patriarche et l'ambassadeur ont abordé aussi le projet de construction à Paris d'une nouvelle église russe.

À l'issue de cet entretien, M. de Gliniasty a affirmé aux journalistes, réunis pour l'occasion, qu'il fut « très heureux de cette rencontre et de toutes les décisions qui y ont été prises ».

## Relations entre les Églises

### L'archevêque Hilarion de Volokolamsk a rencontré le pape Benoît XVI

Le 18 septembre 2009, l'archevêque Hilarion de Volokolamsk, président du département des relations extérieures du patriarcat de Moscou, a rencontré le pape Benoît XVI dans sa résidence estivale à Castel Gandolfo. Au cours de l'entretien qui a duré presque une heure, le Pape et le représentant de l'Église orthodoxe russe ont abordé de nombreuses questions concernant les relations entre le siège de Rome et le patriarcat de Moscou.

Mgr Hilarion a insisté, de son côté, sur l'importance que l'Église orthodoxe russe accorde au témoignage commun des catholiques et des orthodoxes dans le monde contemporain et sur l'identité des positions des deux Églises dans de nombreux domaines. L'archevêque russe a souligné le potentiel que renferme le dialogue entre les Églises orthodoxe et catholique.

L'avenir du dialogue théologique fut également abordé lors de l'entretien. Mgr Hilarion, qui fait partie de la commission à laquelle le Saint-Synode du patriarcat de Moscou a confié l'élaboration d'une déclaration sur la conception orthodoxe de la primauté dans l'Église, a affirmé qu'il existe aujourd'hui deux approches de cette question. L'Église catholique est attachée au modèle ecclésiologique qui prévoit un centre administratif de l'ensemble de la chrétienté, tandis que l'Orient orthodoxe demeure fidèle à une vision locale de l'Église. Ainsi, selon Mgr Hilarion, si le patriarche de Constantinople jouit d'une primauté d'honneur parmi les primats orthodoxes, sa juridiction ne dépasse aucunement les frontières de son propre patriarcat.

Il a été décidé également d'organiser au printemps 2010 des Journées de la culture religieuse russe à Rome pour renforcer les échanges culturels entre l'Orient et l'Occident chrétiens.

Les Églises catholique et orthodoxe doivent s'unir pour réaffirmer les valeurs chrétiennes dans le monde d'aujourd'hui : c'est ce qu'a déclaré l'archevêque Hilarion lors de la conférence de presse qu'il a tenue après sa rencontre avec le Pape. « Nous soutenons le pape dans son engagement pour la défense des valeurs chrétiennes ; nous le soutenons aussi quand ses déclarations courageuses suscitent des réactions négatives de la part de certains hommes politiques ou personnalités publiques, ou sont prises en otage ou trahies par certains médias [...] Nous croyons qu'il a le devoir de témoigner de la vérité et nous sommes donc avec lui, même quand sa parole rencontre des oppositions ».

Pour cette raison, Mgr Hilarion a souhaité que la rencontre si attendue entre le pape de Rome et le patriarche de Moscou ait lieu dès que possible. « J'espère personnellement que la rencontre tant attendue entre le pape et le patriarche de Moscou aura lieu tôt ou tard. Je peux dire que les deux côtés ont ce désir de préparer avec beaucoup de soin cette rencontre », a-t-il assuré. Cette rencontre, a-t-il relevé, représenterait un grand pas en avant dans les relations entre catholiques et orthodoxes. L'archevêque Hilarion a rappelé qu'il existe actuellement de très vastes possibilités de coopération entre les deux Églises.


Le champ très vaste du « monde déchristianisé d'aujourd'hui » s'ouvre devant nous, a affirmé l'archevêque. « Nous tous chrétiens et particulièrement nous, orthodoxes et catholiques, devons répondre ensemble à ces défis », a-t-il ajouté. « Ensemble, nous pouvons proposer au monde les valeurs spirituelles et morales de la foi chrétienne. Ensemble, nous pouvons offrir notre vision chrétienne de la famille, affirmer notre vision de la justice sociale, d'engagement pour la sauvegarde de l'environnement, pour la défense de la vie humaine et de sa dignité ». Le prélat a donc souhaité que la relation entre catholiques et orthodoxes se développe de manière plus intense et que l'on dépasse les problèmes qui subsistent entre les deux traditions.

Pendant son séjour à Rome, l'archevêque Hilarion a célébré une divine liturgie dans les catacombes Saint-Calliste, rappelant, dans son homélie, que l'Église a grandi sur le sang des martyrs, notamment ceux de Rome, qui « rejetés par le monde, loin du regard des hommes, enfouis sous terre, s'exerçaient à la prière ».

« Quand il n'y avait pas encore de désaccords théologiques dans l'Église et que la diversité des rites n'empêchait pas les chrétiens dispersés dans le monde entier de rester unis, la sainte Eucharistie était le centre de la vie chrétienne », a ajouté l'archevêque.

Selon Mgr Hilarion « le péché de l'homme est la cause de toutes les divisions, la sainteté est donc la voie du rétablissement de l'unité chrétienne. Chacun de nous est appelé, accomplissant diligemment le ministère qui lui est confié par l'Église, à apporter sa contribution au trésor de la sainteté chrétienne et à œuvrer au rétablissement de l'unité voulue par Dieu ».

## Visite en Ukraine du Patriarche de Moscou



Le patriarche Cyrille de  
Moscou, le métropolite  
Vladimir de Kiev et le  
métropolite Philarète  
de Minsk à la laure des  
Grottes de Kiev



Dès qu'il fut élu au siège primatial de toute la Russie, le patriarche Cyrille avait promis que son premier voyage pastoral en dehors de la Russie serait en Ukraine et, notamment, à Kiev. En effet, c'est à Kiev que se trouvait le premier siège historique des primats de l'Église orthodoxe russe, qui fut transféré, après l'invasion tatare, dans le nord de la Russie, à Vladimir d'abord, puis à Moscou.

Kiev restera donc toujours le berceau de l'orthodoxie russe. Le mot « russe » doit être compris ici dans un sens culturel et non en référence à tel ou tel État contemporain. Le Seigneur a voulu que l'antique Russie kiévienne ait donné naissance à plusieurs pays qui partagent, dans une égale mesure, l'héritage du saint prince Vladimir, égal aux apôtres. Cette unité spirituelle et culturelle profonde entre la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie a été l'un des principaux sujets des discours du patriarche Cyrille pendant son pèlerinage de dix jours en Ukraine qui l'a amené dans toutes les principales régions du pays : de Kiev en Crimée, de l'Est à l'Ouest.

À Kiev, le patriarche Cyrille s'est prêté à un dialogue avec des jeunes ukrainiens, transmis en direct par la chaîne de télévision « Inter », relayée par plusieurs autres chaînes ukrainiennes et russes. La transcription de cette émission inhabituelle avec un primat de l'Église orthodoxe russe est proposée ci-dessous.

Nul n'ignore combien la situation religieuse est aujourd'hui compliquée en Ukraine. Les orthodoxes sont divisés entre trois juridictions, dont deux ne sont reconnues par aucune Église orthodoxe locale. Il faudra sans doute beaucoup d'efforts de toute part pour que ces divisions soient guéries. Il est remarquable que, plusieurs semaines après la visite en Ukraine du patriarche Cyrille, deux des principales juridictions orthodoxes du pays – l'Église orthodoxe ukrainienne (autonome au sein du patriarcat de Moscou et la seule reconnue par toute l'orthodoxie) et le « patriarcat » de Kiev (schisme apparu après la chute du régime soviétique) – ont créé une commission mixte et manifesté la volonté d'engager un dialogue en vue du rétablissement de l'unité. Si ce travail est mené à terme, une des plaies les plus douloureuses des temps modernes sera guérie sur le corps de l'Église du Christ.

## **Patriarche Cyrille : « Être pasteur, c'est savoir dialoguer »**

### **Interview du patriarche Cyrille à la télévision ukrainienne\***

*Ceci est la transcription de l'interview donnée par le patriarche Cyrille de Moscou en direct à la chaîne de télévision ukrainienne Inter le 28 juillet 2009. L'émission était simultanément transmise en Russie par la chaîne Vesti 24. Dans le studio, des personnalités ukrainiennes, russes et biélorusses, ainsi que des représentants des organisations de la jeunesse posaient des questions au primat de l'Église orthodoxe russe. Le patriarche fut d'abord interrogé sur le choix de l'Ukraine, choisi comme premier pays en dehors de la Russie où il se rendait en visite pastorale.*

**Patriarche Cyrille :** – Où la Russie<sup>1</sup> est-elle née ? C'est ici, sur les collines de Kiev. C'est ici qu'a commencé notre foi, l'histoire de notre Église, de notre premier pays dont sont nés ensuite plusieurs États indépendants. C'est ici que se trouve notre héritage historique et – cela surprendra peut-être

certain – c'est ici également que se décide en grande partie notre avenir. Lorsque je dis « nous », je pense à nous tous, héritiers de l'unique civilisation de l'antique Russie kiévienne qui s'est épanouie jusqu'à devenir un élément important de toute la civilisation humaine.

\* Publiée sur le site officiel du patriarcat de Moscou ([www.mospat.ru](http://www.mospat.ru)), elle est traduite en français par le hiéromoine Alexandre Siniakov.

<sup>1</sup> Il s'agit ici de la Rous' (Русь), premier État russe historique avec Kiev pour capitale. En russe, on distingue entre cette Russie historique (Русь) et la Russie contemporaine (Россия).



Le patriarche Cyrille et le président de l'Ukraine Viktor Iouchtchenko

Il y a aussi des raisons proprement religieuses : la laurie des Grottes de Kiev est le berceau de notre monachisme, avec son chœur de saints, de nos pères dans la foi, leurs insignes reliques et le saint baume qu'elles exhalent par grâce. Où pouvais-je aller ailleurs qu'à Kiev ? Quand j'ai été élu patriarche, quand j'ai reçu, des mains du métropolitain Vladimir de Kiev, le bâton pastoral du métropolitain Pierre de Kiev qui avait transféré la chaire primatiale à Moscou, je me suis senti en profonde communion avec la grande histoire qui a commencé ici, à Kiev ; en communion avec la vie du peuple ukrainien. Ce mouvement du cœur s'est concrétisé par le désir de venir d'abord ici, pour prier avec les Ukrainiens, réfléchir avec eux, entendre l'avis des gens, comprendre ce que j'ignore encore.

Une visite pastorale ne consiste pas seulement à enseigner. En règle générale, être pasteur, c'est savoir dialoguer. Si un pasteur se coupe de ses ouailles, se sent suffisant, croit qu'il est l'alpha et l'oméga, le détenteur de la vérité irrévocable, alors il ne peut plus avoir de contact avec les fidèles, sa parole cesse d'être percutante et ne peut attirer personne.

J'apprends sans cesse. Ce n'est pas une affirmation de convenance. L'étude me procure un immense plaisir : j'aime entendre l'avis des gens, découvrir

les différentes approches de la vie. J'essaie de conjuguer ce chœur hétéroclite d'opinions humaines avec ce qui se passe dans mon cœur, dans mon intellect. Je crois que, sans cela, je n'aurais pu prononcer aucune parole digne d'attention. Kiev est aujourd'hui un lieu où il faut être pour entendre les gens et comprendre ce qui se passe en Ukraine et en dehors d'elle. C'est pourquoi, lorsque je parle de visite pastorale, je n'y entends aucun paternalisme, aucun regard condescendant. Il vaut mieux dire que je suis venu ici comme pèlerin pour rencontrer les membres de notre Église, prier et réfléchir avec eux. [...]

*P. Tolochko demande ce que pense le patriarche Cyrille de la possibilité à notre époque de parvenir à une symphonie entre l'Église et l'État telle qu'elle existait en Byzance.*

**Patriarche Cyrille :** Je pense que la symphonie byzantine est, pour parler le langage des politologues modernes, un projet idéaliste. Cela dit, c'est ainsi que la vie humaine se construit : il y a des idées, des idéaux qui sont proposés à la société. Jamais aucun projet idéal n'a pu pleinement être réalisé en pratique, non parce qu'il est mauvais ou trop abstrait, mais parce que les projets idéaux ne peuvent se réaliser que dans le Royaume de Dieu où il n'y aura plus de mal. La vie humaine est telle que nous ne cessons de



nous battre, avec nous-mêmes et contre les conditions environnantes. Ainsi, l'idéal de symphonie, c'est-à-dire d'une coopération harmonieuse entre l'Église et l'État, n'a jamais pu être réalisé dans l'histoire, ce qui n'enlève rien à la valeur de l'idée même.

L'Église russe et le monde orthodoxe en général ont connu des grandes épreuves dans les rapports avec l'État. Peut-être, la situation la plus proche de l'idéal était celle de la Russie médiévale, kiévienne et moscovite. Plus tard, Pierre Ier a littéralement soumis l'Église et l'a transformée en appareil d'État. N'est-ce pas pour cette raison que la révolution fut aussi dure envers l'Église? Parce que, dans la conscience de nombreuses personnes, l'Église était assimilée au pouvoir, était perçue comme un de ses instruments. Le patriarcat fut supprimé, l'Église orthodoxe devint un ministère religieux orthodoxe. D'ailleurs, le métropolite de Kiev fut en même temps privé de ses privilèges, alors que la métropole de Kiev avait rejoint le patriarcat de Moscou sans perdre les droits d'autonomie. L'empereur Pierre supprima tout cela, ainsi que le droit dont jouissait auparavant le peuple kiévien d'élire son métropolite, en introduisant en Russie une nouveauté – l'absolutisme, à l'instar de celui qui régnait dans certains pays d'Europe occidentale.

Je sais que notre société russe a tendance à exalter Pierre le Grand. Récemment, grâce à la télévision, j'ai eu la possibilité d'y mettre quelques bémols. Je ne conteste pas que Pierre ait fait beaucoup de grandes choses. Mais il en a accompli aussi certaines qui furent dangereuses pour le pays: c'est lui qui importa dans notre culture, peu propice à cela, l'idée de l'absolutisme monarchique. L'Église a, de ce fait, perdu son indépendance. Et lorsque survint la Révolution, il ne s'agissait plus pour l'Église de repenser un modèle de rapports avec l'État, mais de survivre.



Ce n'est que maintenant que nous avons la possibilité de reformuler notre approche des relations Église-État. Les contours assez concrets de ces rapports sont fixés dans les *Fondements de la doctrine sociale de l'Église orthodoxe russe*<sup>2</sup>, adoptés au concile épiscopal de 2000.

L'essence de ce nouveau modèle consiste dans l'affirmation que l'Église doit être indépendante de l'État. Elle ne participe pas à la politique, elle ne peut avoir de théories politiques ni prétendre à une influence politique. Ainsi l'Église souligne son droit d'être libre de tout ascendant politique. C'est extrêmement important. Il est essentiel de faire comprendre à nos contemporains que l'Église ne peut et ne doit servir des intérêts politiques particuliers. En effet, ce qui est bon pour l'un peut être mal pour un autre. Or l'Église, elle est pour tous !



Je me souviens de la conversation que j'ai eue, peu de temps après la chute de l'Union soviétique, avec un journaliste occidental. Il me demandait : « Pourquoi l'Église russe ne soutient pas les démocrates ? Pourquoi ne condamne-t-elle pas le Parti communiste ? Regardez vos voisins occidentaux (il faisait allusion à la Pologne) où l'Église catholique s'associe à *Solidarnosc*. Pourquoi n'agissez-vous pas de la même façon ? » Je lui ai répondu : « Tout homme, indépendamment de ses convictions politiques, a le droit d'être chrétien orthodoxe. La responsabilité pastorale de l'Église s'étend à chaque personne. Ainsi, en venant à l'Église, nul ne doit se poser la question : y trouverai-je des amis ou des ennemis, des adversaires ou du soutien politique ? »

L'Église ne doit pas accentuer les divisions provoquées par le pluralisme politique dans la société. L'Église doit être un lieu de rencontre entre personnes de convictions diverses, un espace commun, une maison commune dont nous avons tous tant besoin, nous qui sommes si divisés sur le plan politique, social, patrimonial, national et autres.

Nous avons réussi à élaborer un nouveau modèle de rapports avec l'État et nous parvenons même à le mettre en pratique. Il peut toujours y avoir des défauts, surtout si l'on en juge par les discours de certains prêtres. Aujourd'hui, l'accès à la télévision est relativement facile, chacun peut y venir exposer sa position. Parfois on dit : ce prêtre a dit cela, donc, c'est la position de l'Église. Ce n'est pas exact ! La position de l'Église est exprimée par les conciles, le Synode et le patriarche. Moi-même, je peux dire avec assurance que la liberté de l'Église nous est très chère. C'est elle qui nous permet de témoigner de l'Évangile, d'être la voix de la conscience humaine, de diriger les hommes vers les valeurs, aujourd'hui marginalisées et ridiculisées, qui conduisent la personne à la plénitude de la vie. [...]

**Quelle est votre attitude, Sainteté, envers les tentatives de refaire l'histoire de la Seconde guerre mondiale ?**

**Patriarche Cyrille :** Je me méfie de ce genre d'initiatives et vais vous expliquer pourquoi. Hélas, les tentatives de commenter subjectivement les événements historiques, de changer le sens du

<sup>2</sup> La traduction française de ce document a été publiée par les Éditions du Cerf - Istina en 2007.



passé, ne datent pas d'aujourd'hui. Souvenons-nous de l'historiographie bolchevique. Pour la majorité d'entre nous, qui avons étudié à l'époque soviétique, l'histoire devait commencer à la révolution d'octobre. Tout ce qui la précédait était étudié de façon extrêmement superficielle et à travers le prisme de la lutte des classes. On ne nous enseignait que les révoltes des paysans, sans un mot sur d'autres choses fondamentales. N'est-ce pas la même chose qui fut entreprise en Allemagne nazie, la même tentative de faire une interprétation politique et idéologique de l'histoire mondiale ?

À quoi tout cela a abouti ? À la chute de ces écoles historiques, à la chute de ces régimes mêmes, parce que l'on ne peut modifier l'histoire. En effet, le mensonge historique va de pair avec le mensonge dans le présent. Il est impossible de bâtir le bonheur là-dessus. Si nous créons des systèmes historiques mensongers, nous faisons du mensonge – dont le diable est le père (cf. Jn 8, 44) – le fondement de l'existence d'un peuple. De telles expériences finissent par s'écrouler. Ce qui est dommage, c'est que leur chute produit de nombreuses victimes humaines.

Et maintenant, pour ce qui concerne la Seconde guerre mondiale. Récemment, l'assemblée parlementaire de l'OSCE a adopté une résolution qui met au même niveau le nazisme et le stalinisme. Je suis loin d'être un apologiste de l'époque stalinienne. J'ai déjà eu l'occasion de dire que mon grand-père a passé presque trente ans en prisons et en camps de concentration pour avoir

confessé le christianisme. Mon père fut emprisonné : la veille de son mariage, il fut arrêté parce que, étudiant à l'université, il continuait à chanter dans une chorale d'église. J'ai donc un regard personnellement critique sur cette époque et sur ses conséquences. [...]

Toutefois, tout en condamnant les régimes répressifs, nous devons faire une différence entre un régime répressif et un régime misanthrope. Pour moi, le nazisme est, avant tout, un régime de haine pour l'humanité, tandis que le stalinisme est un régime répressif, criminel, parce que responsable de la mort de nombreux innocents. Cependant, l'Union soviétique a payé plus cher que tout autre pays pour être délivrée et délivrer le monde du nazisme qui menaçait toute la civilisation humaine.

*Une des participantes de l'émission demande au patriarche ce qu'il dirait aux personnes qui subissent les conséquences de la crise économique.*

**Patriarche Cyrille :** Je voudrais ne pas me limiter à des paroles de consolation et de soutien. Au cours de notre histoire commune, nous avons connu des époques pires. Par exemple, dans les années 1990, lorsque toute l'économie s'est écroulée, que la crise a touché toutes les sphères de l'activité publique : la science, la culture, l'éducation, le sport, le cinéma, lorsque les gens mourraient à cause de l'incapacité de la société à se transformer. Combien de personnes furent touchées par l'alcoolisme, perdirent leur statut social ! Combien se sont retrouvées sans domicile fixe !



La crise d'aujourd'hui est d'une ampleur moindre. En effet, elle limite nos capacités de consommation, notre confort, auquel beaucoup se sont habitués durant ces dernières années. Mais cette crise nous apporte aussi quelque chose d'important. J'ai eu

souvent l'occasion, après mon intronisation, de parler de la crise. J'ai notamment rappelé qu'en grec, le mot *crisis* signifie jugement. Toute crise est donc un jugement. Elle met l'homme face à un choix intérieur, notamment métaphysique. Elle nous réveille. La crise aiguise la capacité de l'homme à évaluer de façon critique ce qui se passe autour de lui. La crise est une sorte de bouleversement.

Certaines personnes s'étaient habituées au fait que l'on peut faire de l'argent à partir du vent. L'économie virtuelle était devenue une part non négligeable de l'économie réelle. D'aucun gagnaient des sommes immenses en vendant de l'air – des papiers avec une valeur imaginaire. Il suffisait quelquefois de vendre certaines actions et d'en racheter d'autres pour obtenir des millions. [...]

L'argent doit représenter des valeurs réelles. Une économie fondée sur le virtuel ne peut être pérenne. Or c'est le capital spéculatif qui était devenu, ces dernières décennies, la source d'enrichissement de nombreuses personnes. Et quels dégâts une telle économie a fait pour l'humanité ! Une chose est de recevoir un salaire pour un travail véritable, pour récompenser les efforts ; une autre, de savoir manipuler des papiers de « valeurs ». La crise a montré qu'une telle économie virtuelle ne peut exister continuellement. [...]



Je crois que la crise nous a aidés à comprendre beaucoup de choses. Il y a une image qui me vient à l'esprit: un homme monte une échelle posée contre un mur, en atteignant le sommet, il découvre qu'il n'y a que du vide de l'autre côté et qu'il faut redescendre. C'est ce qui se passe actuellement avec la communauté humaine en matière d'économie: chacun cherchait à gravir l'échelle, poussant les autres au passage, puis, une fois arrivé en haut, on découvre qu'il n'y a rien de l'autre côté et qu'il faut redescendre.

Puisse Dieu permettre que cette descente nous aide tous à comprendre ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas dans les relations humaines. L'analyse de l'Église est ici univoque: comme il est impossible de rendre l'homme heureux sans la morale, il est tout aussi impossible de construire une économie efficace sans la justice et l'éthique. Le jour où nous apprendrons à conjuguer l'économie, la politique et la morale, notre monde sera différent.

*Taïssia Povaliy interroge le patriarche sur l'état moral de la société contemporaine que l'on appelle communément « société de consommation ».*

**Patriarche Cyrille:** En effet, la société contemporaine est appelée « société de consommation ». Peut-être, la crise actuelle nous aidera un peu à comprendre les dangers d'une telle société. [...]

Si nous ne modérons pas notre désir d'acquisition, la Terre ne pourra le supporter, il n'y aura pas assez de ressources pour cela. Il est bien connu que si le niveau moyen de vie était, dans le monde entier, le même qu'aux États-Unis actuellement, il n'y aurait assez de ressources que pour 40-50 ans. La Terre est incapable de souffrir un tel projet de civilisation. Dieu ne nous a pas donné de ressources suffisantes pour vivre ainsi. Tandis que l'écart colossal entre les riches et les pauvres est un immense scandale. C'est un péché.

En ce sens, la crise peut nous être utile: elle peut nous apprendre à être plus modérés dans la consommation, à faire attention à nos capacités financières. Je dirai même une chose un peu surprenante pour cet auditoire: il faut apprendre l'ascèse chrétienne. En effet, l'ascèse n'est pas la vie dans une caverne, ni un jeûne permanent, mais l'équilibre entre la consommation et la raison. L'ascèse est la victoire de l'homme sur la volupté,

les instincts et les passions. Cette qualité est importante aussi bien aux riches qu'aux pauvres. Telle est la réponse de l'Église: nous devons apprendre à réguler nos instincts et nos passions. C'est ainsi que la civilisation que nous édifions ne sera pas un culte de la consommation.

*Le patriarche est interrogé sur sa vision de l'avenir du pays et du monde.*

**Patriarche Cyrille:** Je crains ne pouvoir répondre à votre question. Il est des questions auxquelles il est difficile de répondre en improvisant. Je crois aussi qu'il serait déplacé que je prétende avoir réponse à tout! Ce que je vais dire sera donc incomplet. Je pense, d'ailleurs, que Dieu seul, et non pas les hommes, pourrait répondre à votre question.

Il y a des choses impossibles à cerner. Il y a des mystères que le Seigneur ne révèle pas aux hommes. Nous ne savons pas de quelle façon l'histoire humaine évoluera. Même le Nouveau Testament, lorsqu'il parle de la fin de l'histoire, n'en dit rien de précis, mais sous-entend toujours une alternative. Même l'Apocalypse, lorsqu'on la lit attentivement, laisse supposer plusieurs issues. C'est la preuve que, dans notre histoire, beaucoup dépend de la façon dont les hommes se conduisent et de ce qu'ils font.

Nous venons de parler de la crise économique, de l'économie virtuelle, de la société de consommation. Mais nous avons négligé un autre sujet: la question du mal. Le mal est stérile... La mort est l'apogée du mal. C'est pourquoi, si le mal ne diminue pas dans la civilisation humaine, les terribles visions apocalyptiques deviendront réalité.

Mais si c'était fatal, nous ne serions pas assis là à en discuter. Quelle importance que la fin des temps ait lieu dans mille ans ou demain? L'Église a la possibilité de poursuivre l'œuvre du Christ, d'être un lieu de guérison, de porter aux hommes la parole de la Vérité de Dieu et, donc, de changer le cours de l'histoire humaine. Il y a donc toujours une alternative aux perspectives eschatologiques. Elles ne sont pas écrites d'avance avec précision, mais dépendent en grande partie de ce qui se passe parmi les hommes.

Je ne voudrais pas entrer maintenant dans une analyse comparative des pratiques religieuses, mais j'aimerais seulement souligner que Dieu a doté



l'homme d'un sentiment religieux et d'un principe moral. Quoi que nous en disent des savants matérialistes, il n'y a aucune autre explication plausible à l'existence du sentiment moral que celle de Dieu. Certains scientifiques contemporains, comme autrefois les marxistes, nous disent : « La morale et la conscience sont les fruits des relations sociales. L'existence définit la conscience. L'éthique et la conscience sont les produits de l'évolution de la société ». [...] Toutefois, ces spécialistes ont du mal à expliquer pourquoi le commandement « tu ne tueras point » est aussi convaincant pour quelqu'un qui vit en Nouvelle Guinée, en Ukraine, en Chine ou aux États-Unis? Alors que ces pays sont aussi différents. Où donc est ce fruit de l'évolution sociale?

Il y a certaines vérités qui sont gravées dans la nature humaine. Nous les appelons loi morale inhérente à l'homme. Et qu'est donc la foi, la religion? C'est le moyen d'entretenir dans un état éveillé le sentiment moral inné. En effet, la conscience est un instrument fragile. Lorsque la voix de la conscience résonne, nous avons mille moyens de l'étouffer. Nous aimons, en pointant du doigt les défauts des autres, chercher une paille dans l'œil de nos frères (cf. Mt 7, 3). Nous le faisons volontiers, parce que cela nous permet, inconsciemment parfois, d'étouffer la voix de notre propre conscience. Il y a un autre moyen de faire taire la

conscience. Après avoir fait quelque chose de mal, l'homme se lève le lendemain et prend un petit verre, ensuite un autre et enfin, la conscience n'est plus un problème.

Si nous nous appliquons à étouffer la voix de notre conscience, nous détruisons notre principe moral inné. La religion, en usant des idées concrètes, en appelle à la raison humaine à l'aide des vérités précises et aide l'homme à garder en état de marche son sentiment éthique. C'est le principal objectif de la religion.

On me demande parfois si cela est possible sans religion. J'en doute. Certes, il y a des hommes non croyants tout à fait honnêtes qui mènent une vie conforme à leur vision morale. Mais quand on voit quelle influence exercent sur la psychologie des hommes les stéréotypes et le mode de vie de la société de consommation... Quelle pression exercent sur l'homme la publicité et la mode! Tous ces facteurs extérieurs finissent par altérer notre principe moral. Tandis que la religion permet de le préserver intact et, ainsi, de donner à l'humanité les moyens de survivre. En effet, la morale est synonyme de survie. Nous devons comprendre ceci : la société humaine ne peut exister sans éthique. Les scorpions enfermés dans un bocal se détruisent mutuellement. Seule la dimension morale offre aux hommes une autre perspective.



*Boris Kortchevnikov: Comment l'Église peut-elle rendre son message compréhensible aux millions de jeunes en quête spirituelle?*

**Patriarche Cyrille:** Cette question mérite aujourd'hui une réflexion sérieuse. Elle touche au problème des rapports entre le message chrétien et la culture. J'ai eu souvent l'occasion d'en parler. Les jeunes ont leur propre culture, tout comme les autres groupes. Les retraités en ont une, le clergé aussi. Par exemple, je suis assis devant vous non pas en jeans, mais vêtu d'une soutane.

Nous n'imaginons même pas à quel point ces subcultures divisent les hommes. D'un côté, elles sont la manifestation de la diversité du monde de Dieu. S'il n'y avait qu'une seule culture, le monde aurait été fade, il n'aurait pas été aussi beau et varié. D'un autre côté, cette diversité culturelle est aussi un défi à l'unité de l'humanité. Nous savons quel danger pour la vie des hommes peut représenter un conflit entre cultures ou, comme on dit aujourd'hui, un conflit de civilisations.

Il faut comprendre ceci: le Christ est venu pour tous. Il était porteur d'une culture propre, mais n'a jamais lié l'appartenance à cette culture avec la capacité de recevoir sa parole. Les apôtres durent faire face à un immense problème lorsqu'il leur fallut quitter les limites du monde juif pour aller prêcher aux païens qui avaient une culture, un mode de pensée et une vie philosophique complètement différents. C'était un défi énorme pour la communauté chrétienne; beaucoup disaient, en effet, qu'il fallait rester avec son peuple et lutter pour sa renaissance spirituelle. En 51, les apôtres se réunissent à Jérusalem en premier concile pour résoudre cette difficulté (cf. Ac 15). Ils choisirent d'aller dans le monde entier. Ils distinguèrent ainsi la foi chrétienne d'un choix culturel. C'est dans l'univers tout entier qu'ils répandirent la parole de l'Évangile.

Je pense que nous devons suivre leur exemple. Pourquoi devons-nous restreindre notre message au cadre de la culture orthodoxe? Bien sûr, je suis plus à l'aise avec les hommes appartenant à la même culture que moi. Il est plus difficile de discuter avec des personnes d'autres cultures, non seulement à cause des questions vestimentaires ou de langage, mais aussi à cause des différences dans la façon de penser. Une prédication adressée aux porteurs d'autres cultures nécessite une nouvelle analyse de

ses propres convictions, le renouvellement de sa fidélité au Christ. Elle exige un énorme travail intérieur. Certains prêtres ne sont peut-être pas prêts à reconnaître dans une personne tout à fait différente, choquante par son aspect extérieur, quelqu'un à qui la parole de Dieu doit être annoncée.

Il y a sur ce chemin certaines tentations. Le désir d'être en contact avec la culture des jeunes caractérise certaines personnes âgées et surtout des hommes politiques. Pour être compris des jeunes, des adultes d'un certain âge s'essaient aux manières des jeunes, à leur style vestimentaire, à leur façon de s'habiller et cherchent ainsi à se faire passer pour eux. Tout ce mimétisme est souvent hypocrite.

Il faut rester fidèle à soi-même. Je suis prêt à rencontrer les jeunes et à parler avec eux, mais je ne vais pas, pour cela, me vêtir à leur façon. Non pas que je sois contre leurs habitudes vestimentaires, mais parce que je suis porteur d'une culture qui est la mienne. Mais les différences extérieures ne doivent pas diviser les hommes au point qu'ils ne puissent avoir des relations et des échanges. Dans le cas d'un prêtre, c'est une catastrophe. C'est pourquoi, les jeunes, notamment, lancent aujourd'hui un grand défi à l'Église. Il faut trouver la possibilité de parler avec les jeunes gens dans leurs catégories de pensée et avec leurs repères culturels en leur transmettant la parole éternelle de Dieu.

*En conclusion, un des présentateurs cite les paroles du patriarche Alexis II sur la renaissance de l'Église, le second baptême de la Russie, et demande au patriarche Cyrille comment il envisage la suite du retour à la foi des peuples orthodoxes, notamment en Ukraine.*

**Patriarche Cyrille:** Cette renaissance de la vie ecclésiale est manifeste aussi bien en Russie qu'en Ukraine et dans les autres pays où l'Église orthodoxe russe accomplit sa mission. Je suis toujours frappé par les célébrations de Pâques. J'ai encore le souvenir des liturgies d'autrefois où l'église se remplissait, la nuit pascale, de jeunes gens ivres et de jeunes filles qui, installées sur les épaules de leur petit ami, cherchaient à distinguer quelque chose avec des yeux amusés. Je me souviens bien des cris et du tumulte. Et que vois-je maintenant aux offices de Pâques? Des jeunes restent trois heures debout, comme des bougies. Il y a même



des jeunes couples avec des enfants sur les bras. Et avec quelle vénération s'approchent-ils du Calice !

Et ce n'est pas seulement la jeunesse, c'est notre population que l'on voit dans les rues : enfants et jeunes, personnes d'âge moyen et avancé, mariés et célibataires, ceux qui sont heureux et ceux qui ne le sont pas tout à fait. C'est notre peuple. Désormais, l'évangélisation s'est déplacée à un autre niveau. La vague de l'intérêt extérieur pour l'Église, engendrée par les changements et le recouvrement de la liberté, est passée. Ceux qui ont été baptisés dans les années 1990 ne sont pas tous restés pratiquants, mais ceux qui le sont restés sont devenus des paroissiens réguliers, leur niveau spirituel ne cesse d'augmenter.

Savez-vous ce qui, pour moi, est le plus important ? Que les chrétiens apprennent à trouver une motivation évangélique à leur façon d'agir dans la vie personnelle, familiale et sociale. Si cela arrive,

nous aurons un monde différent, une autre société. Il n'y aura plus de corruption, plus de dépravation, de mensonge, de cupidité – tout ce qui détruit l'âme de l'homme. C'est mon rêve, mais il faut dire que beaucoup de choses bien concrètes avaient d'abord été des rêves.

J'aimerais beaucoup partager ce rêve avec vous, les jeunes présents ici maintenant et tous ceux qui m'écoutent ou me voient. Puissent tous ceux qui croient en Dieu et qui prennent au sérieux la parole du Christ, qui en vivent dans la vie quotidienne, se réunir pour témoigner ensemble du Christ crucifié et ressuscité, annoncer qu'il est le Fils de Dieu, proclamer ce qu'il nous a transmis et ainsi transfigurer la vie des hommes.

Je voudrais enfin vous remercier de tout cœur pour cette possibilité de parler avec vous, en toute sincérité et sans diplomatie superflue.

## « L'Église est le lieu où l'on s'exerce à l'amour et à l'unité »

Homélie du patriarche Cyrille en la fête de Saint Vladimir, égal aux apôtres\*

« L'Évangile que je vous ai annoncé n'est pas à mesure humaine : ce n'est pas non plus d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par une révélation de Jésus-Christ » (Gal 1, 11-12). Nous venons d'entendre ces merveilleuses paroles de l'apôtre Paul, adressées aux Galates et, par ces derniers, au monde entier. Elles nous apprennent que l'Évangile n'est pas un fruit de la sagesse humaine, mais la Révélation de Dieu, la parole de Dieu lui-même.

Nous célébrons aujourd'hui la mémoire du saint prince Vladimir, égal aux apôtres, qui a baptisé la Russie. Ce n'est pas un hasard si le jour de la mémoire des saints hommes et femmes apostoliques, l'Église propose à notre attention ces paroles de Paul. C'est par sa vie que le saint prince Vladimir a manifesté la véracité du message de l'apôtre. Qui était Vladimir avant le baptême ? Un prince cruel et voluptueux. Il fut le bourreau de nombreuses victimes innocentes. Assouvir sa soif de pouvoir, d'argent et de plaisir, tel était le principal objectif de sa vie. C'est d'ailleurs vrai des autres princes de l'époque.

Que s'est-il passé lorsque Vladimir descendit dans les fonts baptismaux ? Sa vie en fut définitivement changée. Ce n'était plus un tyran cruel et cupide, mais le prince que le peuple, dans sa gratitude, a appelé « Beau Soleil ». Que s'est-il passé avec cet homme ? Pourquoi a-t-il décidé de changer ses objectifs et ses valeurs contre d'autres ? Parce qu'avec le baptême, il recevait le Christ dans son cœur et son intelligence. Avec le baptême, il reçut un nouveau système de valeurs radicalement différent de celui dont il vivait, auquel il croyait et pour lequel il luttait auparavant.

Sur quoi repose ce système de valeurs auquel Vladimir offrit sa raison, son âme et son cœur, désirant même le partager avec son peuple ? C'est la parole de l'Évangile et, au cœur de cette parole, une chose encore difficile à comprendre aux hommes, qui continue à fasciner chaque génération par sa nouveauté et sa force d'attraction. Le cœur du message évangélique, c'est un seul mot : l'amour. L'amour qui est le fondement de l'existence, le socle de la vie personnelle et familiale, l'appui de la société, voire de l'État.



La basilique de Chersonèse

\* Le patriarche Cyrille a prononcé cette homélie lors de la liturgie célébrée à la laure des Grottes de Kiev le 28 juillet 2009. La traduction française est du hiéromoine Alexandre Siniakov.



Ce message demeure incompréhensible pour beaucoup de gens. En effet, il est plus facile d'entendre parler du pouvoir, de l'argent et de la force. Il est aisé de construire là-dessus tout un programme politique, d'inspirer avec eux les hommes pour la guerre, car chacun de nous renferme en lui le désir démoniaque d'être riche, fort et puissant.

Qu'est-ce que l'amour annoncé par le Seigneur Jésus? Comment peut-on aimer son prochain? Comment aime-t-on l'ennemi? Nous, les croyants, nous nous posons souvent cette question, conscients qu'il n'y a pas dans notre cœur d'amour d'autrui, et encore moins de l'ennemi. Que signifie donc ce précepte du Seigneur? Ce n'est pas une parole d'homme, ni le fruit de la sagesse séculaire des peuples et de l'humanité tout entière, c'est la sagesse de Dieu. Qu'elle soit compréhensible aux hommes ou non, appliquée par eux ou non, cette parole de Dieu demeure aussi véridique, éternelle et immuable. La force d'un croyant consiste en ce que, même en étant incapable de comprendre pleinement la vérité divine par son intelligence et de l'appliquer dans sa vie, il ne cesse de fléchir devant elle les genoux de son cœur et de son esprit, par obéissance à la parole de Dieu.

La vérité de Dieu peut être comprise dans une expérience intérieure, religieuse et profonde de

l'homme, qui nous aide à prendre conscience de ce que Dieu a accompli, par son Fils, pour notre salut. Le Seigneur est venu et a souffert pour que tous les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance, comme nous venons de l'entendre dans l'Évangile de Jean (10, 10), pour que la plénitude de l'existence humaine ne s'achève pas avec la mort, mais s'étende dans l'éternité. Le Seigneur est venu et a offert sa vie et sa personne à la méchanceté, à la jalousie, à la haine et à l'orgueil de l'homme. Il l'a fait, mu par l'amour des hommes, par l'amour de sa propre créature. Par cet exemple du Seigneur lui-même, nous pouvons comprendre ce qu'est l'amour. C'est, avant tout, la capacité de s'offrir aux autres. La capacité d'offrir sa personne, sa vie, son temps, son affection, son argent, sa chaleur à autrui, c'est cela le signe de l'amour qui n'est pas une vaine parole, mais la capacité de partager sa vie avec autrui.

Il a plu à Dieu de faire en sorte que cette faculté de l'homme à partager sa vie avec les autres devienne le fondement de l'existence humaine, la loi principale selon laquelle doit s'édifier la vie privée, familiale et sociale. Par expérience, chacun de nous sait ce que cela implique. Quand une famille est-elle solide? Quand le mari se donne à sa femme et la femme, à son mari et à ses enfants. Cessez de vous offrir les uns aux autres, vous

ressentirez immédiatement un souffle froid et terrible. Il n'y a plus de confiance, elle cède la place aux soupçons. On se demande: pourquoi agit-il ainsi, qu'y a-t-il derrière cela? Peut-être, il (ou elle) ne m'aime plus? Nous savons combien de familles se sont détruites parce que les époux ont cessé de se donner l'un à l'autre, de se soucier l'un de l'autre, de vivre d'une seule vie. N'est-ce pas là la cause du problème entre parents et enfants, de l'opposition entre générations? Il naît des non-dits, du fait que l'amour parental n'a pas été manifesté pleinement, que les parents ne recevaient pas assez d'amour de leurs enfants. La succession se rompt, les liens historiques entre les générations s'affaiblissent.

Que se passe-t-il dans les sociétés quand il n'y a plus d'amour, quand ce dernier cède devant la lutte pour des intérêts particuliers, qu'ils soient politiques, économiques, nationaux ou sociaux, quand ces intérêts et valeurs deviennent primordiaux? On y lutte non plus pour la vie, mais jusqu'à la mort. Les liens de communion entre hommes sont détruits. Au lieu de soutien mutuel, d'amour, de solidarité et d'harmonie, il n'y a plus que chaos et désordre sous l'apparence de la recherche du bonheur privé. Beaucoup de maux et de divisions entre les peuples proviennent des appels au bonheur. Notre peuple n'a-t-il pas fait couler assez de sang après s'être fait tromper, dans la tourmente de la révolution, par de tels appels et après avoir cru qu'il était possible de bâtir une vie paisible, heureuse et épanouie sans Dieu et sans amour? Des millions de personnes y ont péri et le rêve est resté hors d'atteinte. Il ne pouvait se réaliser, parce que ce rêve politique était fondé sur l'animosité, la poursuite de ses objectifs privés et les appels mensongers au bonheur du peuple.

L'Église est appelée à être le lieu où les hommes acquièrent l'expérience de l'amour et de l'unité. Là où il y a division, il n'y a pas d'amour. Qu'il est terrible et hypocrite de voir l'Église se diviser pour des objectifs prétendument supérieurs! Cette division est la manifestation du pire état qui puisse arriver à un chrétien – l'absence d'amour. Comment peut-on prêcher l'amour, comment le Christ peut-

il être présent là où, pour des intérêts particuliers, pour des objectifs purement terrestres, le fondement de la vie de l'homme est sapé, où l'amour est détruit et profané par la méchanceté de l'homme? C'est la perversion du message chrétien, le renoncement à l'Évangile, qui n'est pas une invention humaine, mais la Révélation de Dieu. C'est le refus de l'Évangile avec son système de valeurs immuables, si éloignées de notre vanité quotidienne.

L'Église annonce au monde entier qu'il n'y a pas d'autre voie au développement du monde et de la civilisation humaine, pour l'évolution de toute société, que la loi de l'amour et de la solidarité, du soutien mutuel, de l'harmonie et de la paix qui en découlent.

Tout cela, nous l'avons appris dans le baptistère de Kiev, avec le saint prince Vladimir. Ici, au bord du Dniepr, dans l'enceinte de l'antique laure des Grottes, la figure du grand prince se présente devant nous avec une force particulière. Remontant des fonts baptismaux, il fut guéri non seulement de la cécité matérielle, mais aussi de l'aveuglement spirituel. Il put enfin contempler le mystère de la vie et du bonheur de l'homme, en renonçant à la vanité et à la cruauté qui le caractérisaient auparavant. Dans le baptême, le prince Vladimir a trouvé une nouvelle vie et nous a transmis le merveilleux précepte de l'amour et de l'unité.

Dans ces lieux, nous percevons avec une émotion particulière le sens de l'héritage du prince Vladimir, son attachement à l'unité de l'Église et à la vie dans l'amour. Nous le prions d'intercéder pour nous afin que nous ayons la force d'aimer notre prochain – mari, femme, frère, sœur, enfants et collègues. Qu'il nous donne la force d'aimer nos ennemis et de prouver, par l'exemple de notre vie, que l'idéal de la Sainte Russie n'est pas le visage défiguré par la haine des tyrans cherchant à imposer des erreurs humaines, mais l'humble figure du saint prince sortant des fonts baptismaux. Cet idéal est insurmontable, parce qu'il est fondé sur la parole non pas des hommes, mais de Dieu. Amen.

## Discours du patriarche Cyrille après la liturgie à la laure de la Dormition de Potchaev\*



Dans la tradition orthodoxe, la plupart des textes liturgiques se terminent par une prière à la Mère de Dieu. Nous les appelons « Théotokion ». C'est ainsi que devant l'icône miraculeuse de Notre-Dame de Potchaev, le jour de la fête du 450<sup>e</sup> anniversaire de sa translation dans cette laure, dédiée à la Mère de Dieu, se termine mon séjour de dix jours en Ukraine. Tous ces dix jours furent remplis de ce que je recherchais – une prière sincère et ardente avec des milliers de fidèles, avec le métropolitain Vladimir, les évêques de l'Église ukrainienne, le clergé et les moines.

Ce pèlerinage restera dans ma mémoire comme un moment exceptionnel de prière avec le peuple de Dieu, une intercession commune devant le Seigneur pour « la paix du monde entier, la stabilité des saintes Églises de Dieu et l'union de tous<sup>3</sup> », pour la paix en Ukraine et la prospérité de son peuple rempli de piété.

J'ai eu la grâce de prier dans la laure des Grottes de Kiev, de visiter la laure de la Sainte Montagne

et le diocèse de Donetsk, de prier avec les fidèles du diocèse de Gorlovka, de me rendre dans la métropole de Crimée et d'y célébrer avec des évêques ukrainiens, russes, moldaves et biélorusses, et d'autres venus d'ailleurs, une magnifique liturgie sur le lieu du baptême du saint prince Vladimir. J'ai eu le bonheur de rencontrer le peuple de Volhynie, de visiter les diocèses de Rovno, de Lutsk, de traverser le diocèse de Sarny qui célèbre, cette année, le dixième anniversaire de sa refondation, de rencontrer son clergé. J'ai visité aussi le diocèse de Vladimir en Volhynie et les merveilleux monastères de Koretsk, de Gorodok et de Zimna. Aujourd'hui, j'ai la joie de terminer mon pèlerinage à travers la sainte terre d'Ukraine par une liturgie émouvante à la laure de Potchaev en présence de tant de chrétiens.

J'aimerais partager avec vous plusieurs de mes réflexions, faites au cours de ce voyage de dix jours. L'Église du Christ est invincible : ceux qui étudient son histoire le savent bien. Mais cela devrait être évident également pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire

\* Ce discours fut prononcé par le patriarche Cyrille le 5 août 2009, dernier jour de sa visite en Ukraine, après la liturgie à la laure de la Dormition à Potchaev. La traduction française est du hiéromoine Alexandre Siniakov.

<sup>3</sup> Grande litanie de paix de la Divine liturgie.

ou ne veulent pas la connaître. Il suffit de regarder le peuple de Dieu, pris par la force de la prière, fidèle au Christ et à son Église, convaincu de l'unité de l'orthodoxie, pour comprendre que l'Église est éternelle, qu'elle ne peut être ébranlée par aucune force extérieure, encore moins par des hommes, parce que le Seigneur lui-même nous a promis : « Je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas sur elle » (Mt 16, 18).

J'ai fait une autre observation importante: la force de la foi du peuple ukrainien, qui a connu et connaît encore tant d'épreuves, elle seule peut transformer la vie dans ce pays pour la rendre encore meilleure. Tout le reste est secondaire. Ce qui est primordial, c'est la force de la prière et de la piété d'un peuple, l'invocation du nom de Dieu. Il faut prier pour que cette vérité très simple soit comprise par tous: les hommes politiques, les hommes d'affaires, de la culture, les scientifiques, les ouvriers, pour que le clergé – les évêques et les prêtres – en soient également conscients. Alors, saisis par la force de la prière commune et du souffle de Dieu, nous pourrons faire tout ce que le Seigneur nous demande. Ainsi, nous dépasserons toutes les difficultés.

Je vous remercie de tout cœur, mes très chers, pour votre prière, votre amour, votre soutien. J'ai entendu vos voix, j'ai contempilé vos visages. Je vous

remercie de votre sincérité et de votre soutien par la prière.

Je remercie Sa Béatitude, Mgr le métropolite Vladimir, pour son attachement zélé à la vérité. Je suis reconnaissant aux évêques de l'Église orthodoxe ukrainienne, au clergé et à tous ceux qui, en ces temps difficiles, le soutiennent par les bras, comme Aaron tenait les bras de Moïse lorsque le sort du peuple d'Israël en dépendait.

Puisse le Seigneur veiller sur l'Ukraine et lui accorder la paix, la prospérité, l'épanouissement, renouveler sans cesse la foi de son peuple, réunir ceux qui sont divisés et garder unis ceux qui le sont, qu'il préserve l'unité de l'Église et nous comble de sa grâce en réponse à notre foi pure et à notre ferme espérance.

Je quitte cette terre bénie en y laissant une partie de mon cœur. L'Ukraine et le peuple ukrainien resteront toujours dans mon cœur car je me sens héritier des métropolites de Kiev et de toute la Russie qui ont su, dans des circonstances difficiles, préserver l'unité de leur Église et ranimer la foi de leur peuple.

Que le Seigneur nous aide tous à marcher sur la voie qu'il nous montre, gardant précieusement la foi, l'espérance et la charité dans nos cœurs. Amen.



# dossier



## Grégoire Krug, moine et iconographe

Par Émilie van Taack

*«Prenez, mes frères, pour modèle de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voici, nous disons bienheureux ceux qui ont souffert patiemment»*

*(Jc 5, 1)*



Voici quarante ans, le 12 juin 1969, le moine iconographe Grégoire s'est endormi dans la paix du Christ. Vêtu d'humilité et de douceur, sous la conduite de son père spirituel et frère bien-aimé, l'archimandrite Serge (Chévitch), il vivait dans la forêt, non loin de Paris, au Skite du Saint Esprit, dans une totale discrétion, comme l'exige le renoncement propre à la vie monastique. Il n'a jamais enseigné ni la peinture ni la théologie de l'icône, comme l'a fait son ami Léonide Ouspensky. Contrairement à lui, il louait sans réserve tous les travaux qui lui étaient montrés et ne trouvait jamais rien à corriger. Mais dans sa personne et ses icônes, comme aussi dans les réflexions contenues dans les *Carnets* retrouvés après sa mort, s'exprime comme un complément à l'enseignement d'Ouspensky, quelque chose d'indispensable à la sauvegarde de la tradition iconographique de l'Église aujourd'hui : il nous apprend ce que doit être une Image Sainte.

Dans le monde qui est le nôtre, une spiritualité de l'icône, « ascétique, dogmatique et ecclésiale », s'avère indispensable à la préservation de ce que l'Église appelle le canon iconographique. Quel est ce canon ? L'icône du Sauveur, selon la règle 82 du Concile Quinisexe, doit manifester la gloire de Dieu dans la forme du serviteur, à travers l'humilité du Christ incarné. L'icône doit démontrer que « Jésus est le Christ, le Fils de Dieu », pleinement homme et pleinement Dieu. L'Humanité doit être représentée resplendissante de la gloire de Dieu, comme Elle a brillé sur les Apôtres lors de la Transfiguration.

Le Concile ne donne aucune explication. Il suppose comme allant de soi que tant les peintres que les fidèles qui prient devant les icônes possèdent cette expérience du canon, en d'autres termes, l'expérience de la gloire divine, une expérience authentique de la Vraie Lumière.

Il est clair que cela ne va plus de soi. Pour que de telles icônes puissent exister aujourd'hui, aux critères dogmatiques et ecclésiaux propres à l'icône et qui ont été développés par Léonide Ouspensky dans son enseignement comme dans son ouvrage, *Théologie de l'icône*, il faut encore ajouter les critères ascétiques. Bien sûr, il n'y a rien à ajouter à la doctrine ascétique de l'Église orthodoxe : les préceptes des saints Pères restent pleinement valables. Mais la figure de l'ascète accompli en même temps que de l'iconographe génial que fut le père Grégoire, nous permet de mieux saisir **l'origine et la nature spirituelle de l'icône**, ce que tout iconographe, même le plus

modeste, devrait garder à l'esprit pour s'approprier véritablement les critères dogmatiques et ecclésiaux évoqués ci-dessus.



Aucun iconographe avant le père Grégoire n'avait exprimé de manière aussi directe, avec une telle intensité, pureté et simplicité, le caractère apophatique de la peinture des Saintes Images, fondamentalement « non-peintes-de-main-d'homme » (cf. par exemple fig.1). Aucun autre avant lui n'avait donné à ce point la preuve tangible de la collaboration entre Dieu et l'homme, ni montré autant que lui combien le travail de l'homme est appelé à « diminuer pour que croisse » le travail de Dieu (cf. Jean, 3, 30). « Considérez comment croissent les lys des champs: ils ne travaillent ni ne filent; cependant, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux ! » (Matthieu, 6, 28)

Ouspensky disait: « Le père Grégoire peint comme les oiseaux chantent ! ». Comment chante un oiseau? C'est Dieu lui-même qui chante, à travers la pureté d'une créature qui ignore le péché et devient l'instrument du souffle divin; Dieu, qui donne à sa créature si frêle d'accomplir cette œuvre redoutable: chanter Sa gloire! Il chante gratuitement, sans souci d'être entendu, sans public, sans souci de productivité, sans préoccupation terrestre, sans inquiétude, dans la solitude, pour la joie, pour le seul amour du Créateur! Ainsi peignait le père Grégoire. Telle est la louange parfaite: la créature s'y exprime pleinement - mais Dieu seul est créateur de l'oiseau comme du chant. Pour cette raison, le chant est parfaitement adapté à l'oiseau qui ne saurait trouver meilleure expression de soi-même, expression plus personnelle, ni plus parfait accomplissement de la Volonté de Dieu. Et dans Son amour, Dieu donne Sa gloire toute entière à l'oiseau, Il s'efface et disparaît derrière lui. Mais, en même temps, quelle plus puissante manifestation du Dieu caché que cet être si fragile qui remplit de joie le monde qui l'entoure ?

Ainsi, selon les paroles du père Serge, quand le père Grégoire commençait une icône, il dessinait puis couvrait la planche à toute vitesse, comme consumé par la vision de feu qu'il avait sous les yeux, avec une précision absolue, comme si un autre peignait en lui, tout entier habité et guidé par l'Esprit. Il découvrait cette vision déjà tout entière constituée en lui-même. Les couleurs s'accordaient dans sa pensée avant même d'avoir été posées. Avant de commencer, bien sûr, il priait spécialement, il étudiait longuement le sujet, lisait les textes liturgiques correspondants, comparait les icônes



Figure 1. La Nativité du Christ (église de Marcenat)

déjà existantes. Mais la peinture elle-même, toujours originale et inédite, quoique parfaitement traditionnelle, jaillissait de son cœur sans effort.

Par la suite, il travaillait longtemps, parfois même des années. Comme il le dit lui-même, il « polissait » l'icône. Mais ce travail n'avait rien de technique, c'était plutôt comme un voyage sur le cours d'une contemplation. D'un côté, il rendait plus conforme à la vision donnée ce qui, dans le premier jet, dans la force et la vitesse de l'inspiration, pouvait encore manquer de précision. Mais d'un autre côté, dans cette lenteur et cette patience, s'exprimait l'abaissement nécessaire devant ce don extraordinaire, la modestie du peintre, son obéissance, son renoncement à soi-même, son détachement vis-à-vis du don de Dieu qu'il ne cherchait pas à s'approprier. Cela donnait sa consistance à l'icône, elle s'incarnait peu à peu. Il « figulait », non parce qu'il aurait cherché un résultat humainement

ou techniquement parfait: bien au contraire, il humiliait son propre jugement devant Dieu, il adaptait concrètement sa conduite à notre infirmité. La peinture était ainsi immédiatement prière, supplication ininterrompue.

Ce travail, non d'orgueil mais d'humilité, était sa façon de « diminuer » devant le don de la Grâce, et par là même de le faire « croître »: « Quelque pureté que tu aies acquise, ne soit pas trop confiant; mais approche-toi plutôt avec une profonde humilité et tu recevras une confiance encore plus grande » (Saint Jean Climaque, *Échelle*, 28,12).

•

Son style, qu'on pourrait dire abstrait si on le compare même à celui d'Ouspensky, lui qui par talent et par goût était le plus finement réaliste des peintres (et même un hyperréaliste - cf. [figure 2](#), par exemple, le portrait de son père, à comparer avec sa photo, [figure 2 bis](#)), possédait ce caractère, non par choix délibéré, mais pour respecter l'inspiration initiale, donnée d'En Haut, qu'aurait dénaturée le fait de la plier à des cadres plus scolaires. Cette obéissance très particulière - ce



Le père Serge et le père Grégoire devant l'église du skite

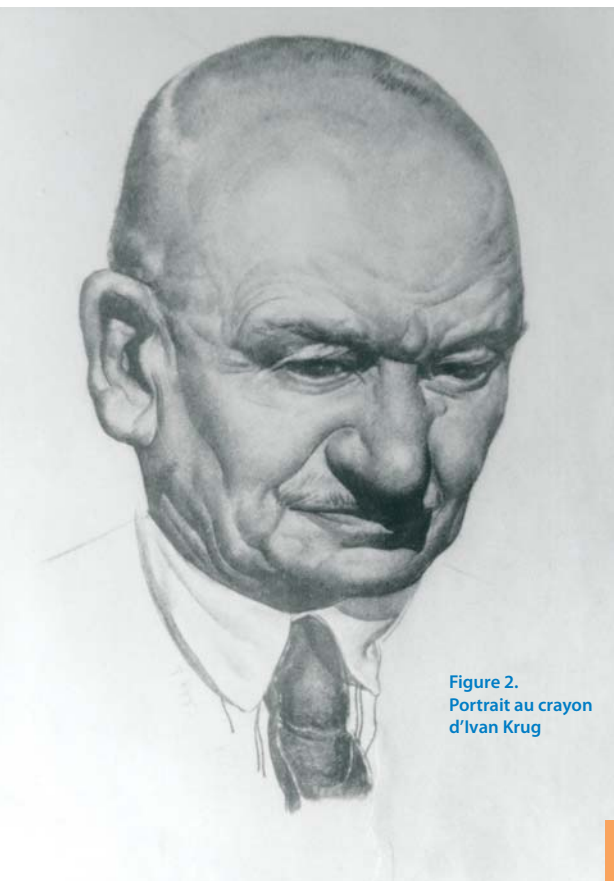


Figure 2.  
Portrait au crayon  
d'Ivan Krug



Figure 2 bis.  
Ivan Krug



Figure 4. Devant l'église des Trois-Saints-Docteurs à Paris. 1945

renoncement au jugement du monde qui, en général, colorait toute sa personnalité d'une certaine folie en Christ – lui permettait de transmettre la vision telle qu'il l'avait reçue, avec un réalisme d'un autre ordre. L'icône est toujours nécessairement abstraite. Comme le disent de manière un peu paradoxale les Écrits Aréopagitiques, seule une image inadéquate est adéquate parce qu'elle ne prétend pas se substituer à la réalité. Mais dans le cas de père Grégoire, il y a plus : comme le dit Ouspensky de l'icône en général, elle représente « une peinture d'après nature, mais une nature transfigurée par la Grâce ». C'est le réalisme prophétique qui rend abstraite l'iconographie de père Grégoire. Lui qui était un réaliste, sur le plan humain et par goût, devint, par réalisme spirituel, le plus abstrait des iconographes. Cette abstraction n'était pas un choix esthétique mais résultait de l'élévation de son inspiration, fruit de la hauteur atteinte par sa vie.

C'est pourquoi il est impossible de l'imiter, comme certains malheureusement le font et produisent des caricatures. Seule peut être imitée l'icône classique qui fournit les modèles accessibles à nos facultés artistiques et spirituelles limitées. Copier une icône de père Grégoire ne peut se faire, d'une part, que si l'on se rapproche de l'intérieur de la vision qui a donné naissance à l'œuvre, c'est-à-dire en recevant

intérieurement par notre vie l'inspiration qui la porte – et non de l'extérieur, en se limitant à recopier des formes matérielles. Si cette logique n'est pas respectée, la vision n'est pas transmise ou bien se trouve totalement dénaturée. Le résultat en est privé de toute vie, à la manière d'un animal empaillé. D'autre part, cette vision intérieure peut certes nous inspirer, mais à la condition que nous nous contentions de l'exprimer avec les moyens qui sont à notre portée, même s'ils la réduisent inévitablement – sans chercher à atteindre ce qui nous dépasse : « Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du Ciel » (Jn, 3,27). La vision de père Grégoire, comme le talent de l'exprimer fidèlement, lui ont été donnés du Ciel. Sommes-nous dignes d'un tel don ?

En revanche, voici ce qui peut et doit être imité par tous : son obéissance à son père spirituel et à la volonté divine, son ascèse, son amour inconditionnel de l'Orthodoxie, sa fidélité à l'Église qui était la sienne, l'Église patriarcale de Russie, son humilité, son renoncement à toute satisfaction personnelle, son détachement complet à l'égard de ses œuvres, son respect pour les plus humbles. Si de telles conditions sont réunies, alors la grâce donnera ce qu'elle veut, en temps et en heure.

L'icône, en effet, reflète directement l'état spirituel de l'iconographe, comme le son révèle l'instrument. Son « pouvoir salvateur » dépend de la « kénose » de l'iconographe, ce dépouillement qui va jusqu'à l'être même, à l'image du Dieu incarné. Ce n'est pas seulement une attitude d'humilité, une posture devenue naturelle au terme d'une longue ascèse. C'est le chemin proposé à tout chrétien par le Christ qui s'est vidé de lui-même jusqu'à la mort sur la Croix: « Ayez en vous-même les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé Son égalité avec Dieu comme une proie à arracher, mais S'est dépouillé Lui-même [ekenôsen – littéralement: Il s'est vidé de Lui-même], en prenant forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un vrai homme, Il s'est humilié Lui-même, Se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix. » (Phil 2, 5-8) À l'image du Christ, cette kénose est obtenue par la patience volontaire à supporter toutes les souffrances involontaires, y compris celles qui résultent de la chute de l'homme. La grâce s'achète avec le sang: « Donne ton sang et reçois l'Esprit », selon les paroles d'Abba Longin !

Une photo nous apporte un témoignage significatif (cf. figure 4.) Elle nous montre tous les fidèles de l'Église russe assemblés devant la porte de l'église des Trois-Saints-Docteurs, lors de la réunification de 1945. À cette époque, Georges Ivanovitch était novice au petit monastère de la Sainte-Trinité de Vanves où vivait le hiéromoine Serge.

En 1942, après des années de souffrances, de vie intense et sans règle ni protection spirituelle, devenu sujet à des apparitions effrayantes, il avait accepté l'internement dans un hôpital psychiatrique. Le médecin chargé de le soigner comprit vite que son état ne relevait pas d'une déficience psychique – en témoignent les dessins géniaux qu'il réalisa durant ce séjour parmi les déments (cf. figures 5, 6, 7 et 8), mais plutôt d'un problème spirituel. En 1943, le médecin libéra Georges Ivanovitch et le confia à la direction du père Serge, cet ami fidèle devenu moine, qui l'avait visité chaque jour et en qui il avait discerné de grandes capacités spirituelles. Lorsqu'il devint recteur de l'église de Vanves, le père Serge reçut Georges comme novice et le consacra exclusivement à la peinture des icônes ainsi qu'aux offices liturgiques.



Figure 5.



Figure 6.

Figure 7.



Figure 8.



Si l'on agrandit cette photo, on peut reconnaître, d'abord imperceptible, le novice Georges assis derrière Ouspensky. (cf. 4 bis) Il suffit d'y jeter les yeux pour percevoir l'état d'obscurité, de désespoir et de souffrance affreuse, l'enfer dans lequel il se trouvait à ce moment-là. Mais on peut voir aussi, en même temps, son obéissance et son reniement de soi, l'abandon à la volonté de Dieu, la « kénose » complète qui était la sienne – ici comme sous la garde et la protection de son ami Ouspensky.

Le noviciat ne fut certainement pas pour lui la première période difficile, même si l'obscurité se fit peut-être alors encore plus dense. Depuis de longues années, la souffrance était le pain quotidien du jeune homme, notamment à cause de sa compassion pour les malheureux. Mais depuis son enfance, sa très fine sensibilité spirituelle avait rendu Georges Ivanovitch psychiquement fragile. Il était né prophète, voyant de l'invisible (cf. figure 3) et donc aussi des forces négatives « partout cherchant qui dévorer ». Il était accablé par-dessus tout par l'obscurité du péché dans laquelle il voyait



Figure 4 bis.



Figure 3.



Figure 9 : Le désespoir.

et son âme et le monde. On peut mesurer l'état d'angoisse et d'extrême désespoir qui habitait Georges à cette gravure sur bois, faite à peu près à l'époque de sa conversion à l'orthodoxie, lorsqu'il étudiait l'art à Reval (ou Tartu, entre 1925 et 1928 (cf. [figure 9](#)). Elle représente un homme cachant son visage dans ses mains : le désespoir est si radical que les mains cachent la totalité du visage qui n'apparaît plus sur aucun côté. Ce que l'on pourrait voir du nez et du menton a été effacé par l'ombre noire, peu réaliste, qui sépare les mains. Des œuvres plus tardives, dont le sujet paraît apparemment plus serein, sont encore empreintes de la même tristesse, baignées d'obscurité latente, comme arrachées à la nuit – telle, par exemple, une nature morte, peinte à l'huile à Paris, représentant des poires (cf. [figure 10](#)).

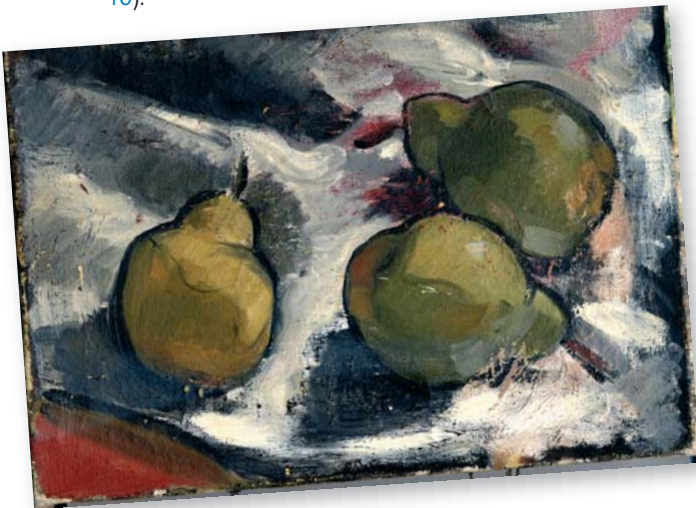


Figure 10.

« Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas ! » Ces paroles du Christ à saint Silouane s'appliquent bien à notre peintre. Après cette période de ténèbres, quelques années après avoir quitté le monde, à l'image du bon larron sur la croix, Georges connut une véritable résurrection : « En vérité, en vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis ! » (Lc, 23, 43). En 1948, le novice reçut la tonsure monastique des mains du père Serge sous le nom de Grégoire, moine iconographe des Grottes de Kiev (cf. [figure 10 bis](#)). On peut mesurer le renouvellement intérieur de cet homme, comme rené, sur cette photo où il figure à côté de son père spirituel, après sa tonsure monastique (cf. [figure 11](#)). Il s'est comme élargi, ouvert, libéré. Il était revenu à la vie. Il avait alors 40 ans.



Figure 11.



Figure 10 bis : Saint Grégoire, iconographe des Grottes de Kiev

Il faut insister sur le fait que ce chemin de mort et de résurrection ne reste pas étranger à l'icône mais qu'il s'accomplit dans la peinture elle-même.

La peinture du père Grégoire ne suivait pas un cours tranquille et superficiellement impassible, coupé de sa vie spirituelle. Certes, les passions de l'iconographe ne doivent en aucun cas être satisfaites dans l'icône. Mais l'iconographe peint avec tout son être, corps, âme, esprit, et tout ce qui est relatif au salut s'y voit clairement. Ainsi, Ouspensky disait qu'un iconographe, dans son travail, ne peut pas cacher l'état de son âme à



Figure 11 bis. Saint Michel



Figure 12.

un regard tant soit peu exercé – à moins, évidemment, comme s'est souvent le cas, que l'icône ne soit tout à fait extérieure à l'iconographe et s'avère donc parfaitement insignifiante, tel un objet industriel, privé de « force salvatrice », une Transfiguration « sur commande ». Une vraie icône ne peut mentir, elle dit tout de celui qui l'a peinte. À nous de savoir si nous sommes ou non en état de peindre. Rien de plus vide que ces icônes qui cachent celui qui les peint. La technique a remplacé la vie.

Certaines icônes peintes par le père Grégoire avant la guerre sont presque noires (cf. [figure 11 bis](#)), d'autres ont une gamme de couleurs très sombre et une tonalité triste, comme l'icône de la Sainte Trinité ou celle de saint Stéphane de





Figure 13.

Machritsa, dans l'église de Vanves, exécutées sans doute lors de son noviciat (cf. figures 12 et 13). Sur certaines icônes de l'église des Trois-Saints-Docteurs, par exemple sur les visages des Anges de l'icône de la Sainte Trinité de l'iconostase principale (cf. figure 14), on peut encore discerner l'état de la peinture de 1933, malgré les retouches effectuées plus tard. Bien que peintes dans une période de lutte et de souffrance, ces icônes n'en sont pas moins saintes : elles ont acquis l'Esprit avec le sang.

Puis, peu à peu, la paix venue, les couleurs se sont mises à chanter, d'abord de manière très douce et discrète, comme sur l'iconostase de la chapelle du Saint-Esprit à Clamart, peinte dans les années 50 (cf. figure 15). Puis, quand Dieu a voulu, la lumière s'est emparée du cœur tout entier et a resplendi dans la peinture, les couleurs se sont mises à éclater de joie, comme à Montgeron (cf. figure 16) ou sur la nouvelle iconostase de l'église des Trois-Saints-Docteurs (cf. figure 17).



Figure 14.



Figure 15.



Figure 16.



Figure 17.

Vers la fin de sa vie, le père Grégoire fut atteint – entre autres maladies graves – d'une maladie des yeux qui lui fit perdre la vision du rouge et du vert. Il se mit alors à retoucher les icônes plus anciennes en ajoutant des rouges et des verts vifs, là où il ne les percevait plus (cf. [figure 18](#), par exemple, saint Tykhon de Zadonsk, à Vanves).

Mais ce déclin sur le plan humain fut précédé d'une période très particulière. Peu à peu, insensiblement, la lumière prit de plus en plus de place et se mit à briller partout, comme à Hauteville ou sur la Descente aux Enfers du Skite du Saint-Esprit (cf. [figure 19](#) et [20](#)), pour finir par ruisseler littéralement, remplaçant presque complètement les couleurs. Aux icônes aux couleurs vives succèdent des icônes comme la Sainte Geneviève du monastère Notre-Dame-du-Signe à Marcenat, aux vêtements saturés de lumière (cf. [figure 21](#)) ou comme le Christ en Gloire de Noisy-le-Grand (cf. [figure 22](#)).



Figure 18.



Figure 19.



Figure 20.





Figure 22.





Le père Grégoire semblait alors baigner dans la lumière créée. Il est possible de confirmer l'état qui était alors le sien à quelques expressions des Carnets qui le trahissent. Ainsi, dans les notes consacrées à l'icône de la Transfiguration, nous lisons :

« Dans la Transfiguration, la Très Sainte Trinité s'est manifestée principalement dans la gloire de la lumière Divine créée. En elle, tout est lumière, tout est rempli de lumière et tout change d'aspect mystérieusement. »

« Le sommet du Mont Thabor sur lequel le Sauveur fit monter les disciples élus, s'emplit de l'effusion de la lumière Divine, de la gloire ineffable de la Divinité. Et l'icône de la fête est tout entière emplie de cette effusion de la lumière Divine. Toute la surface de l'icône devient, pour ainsi dire réceptrice de lumière. » (p. 122.)

## L'Image Non-peinte-de-main-d'homme

Par le moine Grégoire Krug\*

La face du Christ, imprimée miraculeusement sur le linge-Oubrouss par le Sauveur en don au roi Abgar, voila l'étendard dont pavoise l'Église ! Ce [trophée de] victoire a couvert de son ombre et affirmé la vénération orthodoxe de l'Image en deux natures et une seule hypostase<sup>4</sup>. Et dans cette vénération, il a affirmé la vénération orthodoxe de toute représentation sacrée.

La fête par laquelle l'Église a commémoré cet événement est connue sous le nom de « Troisième [fête du] Sauveur » (*Tretij Spas*) et le contenu liturgique de l'office est marqué par une richesse et une profondeur théologique exceptionnelles. Le canon de la fête a été composé avec la participation du patriarche Germain et du grand défenseur de l'Église Théophane l'hymnographe qui subit des souffrances de martyr<sup>5</sup> pour sa défense inspirée de la vénération des icônes.

De telles paroles jaillissent de l'expérience qu'elles décrivent, expérience qui se prolongeait évidemment jusque dans la matérialité même de l'icône (cf. [figure 23](#)).

De telles icônes nous disent quel homme était le père Grégoire et, en retour, le père Grégoire nous dit ce que doit être l'icône, sur quoi les iconographes doivent avoir les yeux fixés pour progresser !

Comme il le dit lui-même :

« On peut appeler "icône" celle dans laquelle existe à un degré plus ou moins grand cette gloire ; celle où l'image porte le sceau de la Divine Transfiguration... Et seules les icônes qui portent le sceau de cette gloire qui ne passe pas peuvent être l'éternel levain du monde ».

L'événement de l'apparition de l'Image Non-peinte-de-main-d'homme, sur la base des témoignages et de la Tradition de l'Église, se présente en substance de la façon suivante : le roi d'Edesse, à la fin de la vie terrestre du Seigneur, eut le désir de voir chez lui le Seigneur et de s'entretenir avec Lui. Pour cela, il envoya au Sauveur une petite ambassade comprenant quelques courtisans afin que cette ambassade rencontrât le Seigneur et Lui transmitt l'invitation de se rendre auprès du roi d'Edesse et de passer quelque temps avec Lui. L'ambassade du roi d'Edesse trouva le Sauveur et Lui transmitt l'invitation de son roi. Le Sauveur ne put satisfaire le désir du roi parce qu'Il connaissait l'approche de Sa Passion et qu'Il ne voulait pas quitter la Judée, mais pour ne pas causer de la peine au roi, Il accomplit un miracle qui devint le fondement et le signe de la gloire, qui devint l'héritage immuable et éternel de l'Église, son rempart et sa beauté.

\* En russe : Pensées sur l'icône, Ymca-Press, Paris, 1978, pages 83-85. Une première traduction a paru dans Carnets d'un peintre d'icônes, aux pages 46 à 50, Collection Slavica, l'Age d'homme, Lausanne, 1983 (actuellement épuisé).

<sup>4</sup> C'est-à-dire du Christ, Dieu et Homme – Image de Dieu. (N. du T.)

<sup>5</sup> Théophane l'hymnographe, dit Graptos, ou le Marqué, métropolitain de Nicée en 842, et son frère iconographe Théodore, furent canonisés comme confesseurs : après de nombreuses tortures, l'empereur iconoclaste Théophile fit graver leur sentence de condamnation sur leur front au fer rouge. (N. du T.)



Sainte Face – Image Non-peinte-de-main-d’homme. Fresque du P. Grégoire. Église des Trois-Saints-Docteurs (Paris)

Le Sauveur a imprimé de manière miraculeuse Sa face sur un morceau d'étoffe, sur l'« Oubrouss » ; en cela Il a posé, telle une pierre angulaire, telle une base précieuse, la représentation Non-peinte-de-main-d'homme de Sa face de Dieu-Homme, Il a créé la première icône à partir de laquelle prennent naissance toutes les icônes et à laquelle remontent comme à leur source toutes les représentations sacrées, parce que la source et le fondement de toute image est précisément l'Image du Christ, et cette Image est le témoignage immuable du Verbe fait chair, imprimée par le Sauveur Lui-même sur un linge, donnée à l'Église comme un étendard céleste, donnée à tous les hommes pour l'éternité.

« Ce qui vacillait à cause de la tentation des adversaires, Tu l'as redressé, ô Christ, en le consolidant par Ta Passion Vénérable et la représentation de Ton aspect<sup>6</sup>. »

Dans ce tropaire du canon, le saint patriarche Germain égale *la force salvatrice* de la représentation de l'image du Christ à Sa Passion.

Cet acte du Christ, l'impression de Son Image sur un linge, au premier abord ne se rapporte qu'au roi qui avait désiré posséder une représentation du Christ, mais en réalité il a un sens beaucoup plus général. C'est la sollicitude infinie à l'égard de tout le genre humain, qui est sauvé en se sanctifiant par l'image du Christ.

<sup>6</sup> Zrak : traduit « forme » en Philippiens, 2,7, sous entendant « forme visible », ou bien ici « aspect ». (N. du T.)

« Le Christ, Fils co-éternel du Père, pré-éternel et invisible, nous a laissé, pour le salut de nos âmes, Sa représentation dépeinte selon la chair. »

« Est représenté corporellement selon l'humanité<sup>7</sup> Celui qui, auparavant incorporel, n'a pas refusé de nous donner la représentation divine de [Son] aspect. »

Dans les paroles du tropaire, il est dit que la représentation est donnée pour le salut de nos âmes. Le sens de ces mots tient en ce que la représentation de l'aspect du Sauveur sur l'Oubrouss – et à sa suite toute représentation sacrée – a un sens agissant, apparaît comme l'image et la voie du salut, et nous est donnée [purement et simplement] pour notre salut. [De la



Le père Serge Chévitch et le moine Grégoire au skite. 1960.

<sup>7</sup> Po nam : *littéralement, « selon nous ».*



Office sur la tombe du père Grégoire. 12 juin 1970

même manière] que le Sauveur s'est fait homme « pour nous les hommes et pour notre salut », que le fondement de l'Incarnation [de Dieu] est le salut de l'homme et rien d'autre. ([Et non], par exemple, comme certains se le représentent, à cause d'un certain besoin de co-jonction avec le monde créé ou bien de fusion avec l'homme ayant une certaine conformité avec Dieu, donnée dans l'image et la ressemblance.) Ainsi l'icône, dans sa signification fondamentale, apparaît comme l'instrument et l'acte du salut de l'homme. C'est en cela et en rien d'autre que repose son sens fondamental et c'est en vertu de cela que toute la défense de la vénération des icônes est engendrée par le dogme de l'Incarnation et affirmée en lui. En quoi donc consiste ce sens salvateur de la sainte représentation, en quoi consistait le sens salvateur de l'impression par le

Sauveur de Sa face sur l'Oubrouss? En ce que, dans l'image du Christ, le divin est co-joint de manière indissoluble et immuable à l'humain. L'Image Non-peinte-de-main-d'homme, et à sa suite toute icône, forme une sorte de nœud qui lie pour l'éternité les principes divin et humain; ainsi l'icône est le témoignage visible et tangible de l'adjonction du principe humain créé à l'être divin impérissable.

Dans ses définitions, le VII<sup>e</sup> concile œcuménique indique à plusieurs reprises quelle doit être la vénération des saintes icônes, de quelle manière une icône peut être salvatrice. Le sens fondamental de la vénération, le Concile le place non pas dans la vénération de la matière même dont est faite l'icône, non pas dans la vénération des planches, des couleurs ou des tesselles d'une

mosaïque, mais dans l'effort pour élever, en contemplant l'image, son attention vers la source même de l'image – l'archétype invisible. Cette confession de la vénération des icônes par le VII<sup>e</sup> concile place la représentation sacrée pour ainsi dire à la limite du monde visible et tangible et du monde spirituel, divin. L'icône devient comme le symbole visible de ce monde invisible, son sceau tangible ; le sens de l'icône est d'être comme la porte lumineuse des mystères inexprimés, la voie de l'ascension divine. Le VII<sup>e</sup> Concile Œcuménique et les Pères de l'Église dont les œuvres eurent une importance particulière au Concile, surtout peut-être, saint Jean Damascène, [donnent et] soulignent précisément un tel sens à la vénération des icônes. Fondamentalement, pour les Pères du Concile, l'icône du Christ et l'icône de la Mère de Dieu, tout particulièrement quand elle est représentée avec l'Enfant, apparaissent essentiellement comme un témoignage du caractère non mensonger de l'incarnation du Christ. Il existe aussi un autre sens à ce caractère inséparable des icônes du Christ et de la Mère de Dieu : comme l'indique L. Ouspensky, l'icône du Christ est l'image de Dieu qui s'est fait homme alors que l'icône de la Mère de Dieu est l'image parfaite de l'homme déifié sur laquelle repose notre salut. Le Verbe s'est fait chair pour rendre l'homme co-participant à la Divinité.

Les icônes des Saints sont la confirmation et le développement du même principe. L'Image Non-peinte-de-main-d'homme du Christ apparaît comme le sceau originel et la source de toute image ; d'elle provient toute image et en elle naît toute image. Elle est comme la source d'un fleuve qui précipite ses eaux dans la vie infinie. Ces eaux sont la richesse incalculable des icônes nées et issues de l'Image Non-peinte-de-main-d'homme du Christ qui remplissent l'Église dans son mouvement inlassable vers la fin des temps et le Royaume du siècle à venir.

On peut aussi penser que l'Image Non-peinte-de-main-d'homme du Christ est non seulement la source des représentations sacrées, mais aussi l'image qui répand la lumière et sanctifie également les représentations et l'art profanes. Par exemple, en premier lieu l'art du portrait. En ce sens, l'icône dans son existence liturgique ecclésiale, n'est pas séparée de l'art extérieur mais est semblable à un sommet neigeux qui déverse ses ruisseaux dans la vallée, la remplissant et communiquant à tout la vie. Il y a encore un autre lien intime de l'icône avec la peinture extérieure, profane. L'icône fait naître dans la peinture étrangère à l'Église, parfois totalement terrestre, la soif mystérieuse de s'ecclésiatiser, de changer sa nature ; l'icône apparaît dans ce cas comme le levain céleste à partir duquel la pâte a fermenté.

# histoire de l'Église

## Le grand schisme entre l'Orient et l'Occident : point de vue orthodoxe

Par l'archevêque Hilarion de Volokolamsk\*

Les deux mille ans de l'histoire du christianisme sont remplis d'événements qui ont déterminé la vie non seulement de l'Église du Christ, mais aussi celle des civilisations et des peuples tout entiers. Indubitablement, l'un d'entre eux est la séparation entre les Églises d'Orient et d'Occident, datée traditionnellement de 1054.

Les origines de ce conflit remontent aux différences rituelles entre les Églises en Occident et en Orient. De telles différences avaient existé tout au long du premier millénaire de l'histoire chrétienne, mais elles n'avaient jamais abouti à la rupture de l'unité de l'Église. L'une des causes immédiates de cette rupture fut la décision du patriarche de Constantinople Michel Cérulaire (1043-1058) de fermer à Constantinople les églises et monastères du rite latin qui célébraient l'Eucharistie avec le pain azyme. Cet acte répondait, à son tour, aux pressions sur les Grecs du rite byzantin vivant au sud de l'Italie. Pour résoudre cette situation, le pape Léon IX (1049-1054) dépêcha à Constantinople des légats avec à leur tête le cardinal Humbert. Le pape décéda pendant le voyage de ses légats qui ainsi perdaient automatiquement leurs pleins-pouvoirs. Pour cette raison, l'anathème du patriarche Michel Cérulaire

et de ceux qui le suivent, proclamé dans la bulle déposée par le cardinal Humbert le 15 juillet 1054 sur l'autel de Sainte-Sophie, n'avait aucune force canonique. Par ailleurs, l'anathème prononcé en réponse par le patriarche de Constantinople et les évêques de son synode ne concernait que les légats de l'Église de Rome à titre personnel. Du point de vue formel, cette tension entre l'Orient et l'Occident ne devait pas conduire à la rupture de la communion entre les Églises, ni même entre les sièges de Rome et de Constantinople.

La communion entre Rome et Constantinople fut souvent rompue temporairement au cours de l'histoire, mais la conscience de la nécessité de l'unité de l'Église du Christ et son désir aidaient les chrétiens occidentaux et orientaux à retrouver la concorde. Pourquoi ce ne fut pas le cas en 1054 ? De prime abord, il pouvait sembler qu'il s'agissait d'un malentendu de plus, nombreux dans les rapports entre les Églises. Cependant, par la suite, il devint clair que les tensions entre les légats du pape et le patriarche Michel Cérulaire étaient la manifestation de contradictions et de divergences plus complexes, accumulées au cours des siècles précédents. Elles ont finalement conduit au Grand Schisme. Le sac de Constantinople par

*\* Mgr Hilarion Alfeyev, président du département des relations extérieures du patriarcat de Moscou, a publié l'original russe de cet article dans Nezavisimaja Gazeta-Religii, le 15 juillet 2009. La traduction française est du hiéromoine Alexandre Siniakov.*



Mgr Hilarion Alfeyev et le cardinal André Vingt-Trois au Séminaire orthodoxe russe en France.

l'armée des croisés en 1204 a démontré que les chevaliers latins ne considéraient plus les Grecs comme leurs frères dans la foi et a parachevé la division.

On doit considérer comme véritables causes de la rupture des relations entre les deux parties de la chrétienté les particularités de l'évolution théologique, culturelle et politique avant tout du christianisme occidental. Sa focalisation sur l'héritage latin et la connaissance limitée de la langue grecque et de la théologie des Pères de l'Église grecs a abouti à la domination, dans la doctrine occidentale, de l'enseignement trinitaire de saint Augustin et des autres Pères latins sur la procession de l'Esprit Saint du Père « et du Fils » (*Filioque*). L'introduction de ce mot dans le symbole

de foi de Nicée-Constantinople d'abord en Espagne au VIIe siècle et, à partir de 1014, à Rome fut négativement perçue en Orient, surtout après le patriarche Photius qui avait beaucoup écrit contre le *Filioque*. Dans le domaine de l'ecclésiologie, l'esprit du droit romain et la théorie de saint Augustin sur la lutte permanente entre deux cités – céleste et terrestre, de l'Église et de l'État – ont contribué à une représentation trop juridique de la nature de l'Église et de l'autorité ecclésiale en Occident. L'évêque de Rome n'y était plus perçu comme le premier parmi les autres patriarches qui lui sont égaux et qui, ensemble, représentent l'Église universelle, mais comme le souverain pontife de toute l'Église et le vicaire du Christ dont le pouvoir s'étend sur les autres patriarches et les autorités civiles. Il s'agissait ici d'un autre

# histoire de l'Église

modèle ecclésiologique, différent de celui qu'avait l'Orient chrétien. En Orient, le principe de collégialité ou de conciliarité dominait : il trouvait son application dans les conciles œcuméniques. En Occident, en revanche, le principe monarchique a pris progressivement le dessus dans l'organisation de l'Église. Le conflit de 1054 entre le patriarche Michel Cérulaire et les légats pontificaux qui se comportaient avec beaucoup de hauteur fut une des manifestations de l'opposition entre les deux visions ecclésiologiques. Hélas, elle a eu des conséquences tragiques pour l'unité de l'Église.

Les tentatives suivantes de réconciliation entre l'Église romaine et les Églises orientales n'ont pas eu de succès dans la mesure où le siège de Rome exigeait leur soumission à l'autorité du Pape et l'adoption de la théologie latine, notamment du *Filioque* et de la doctrine du purgatoire. Les exemples les plus marquants de cette politique sont le concile de Lyon de 1274 et le concile de Ferrare-Florence de 1438-1439. Dans les deux cas, les participants orthodoxes de ces conciles furent contraints par la conjoncture politique de céder et d'accepter les conditions du Pape. De telles « réunifications » sur les seules conditions posées par Rome reçurent ensuite le nom d'uniatisme. N'étant pas fondé sur le vrai dialogue et le véritable consensus dans la vérité au Christ et dans la fidélité à la Tradition commune, l'uniatisme ne réconciliait pas les chrétiens, mais semait encore plus de méfiance et renforçait la division entre catholiques et orthodoxes. La tristement célèbre union de Brest-Litovsk de 1596 qui fut accompagnée de surcroît par la persécution contre les orthodoxes, a de nouveau conduit, de nos jours, aux affrontements entre gréco-catholiques et orthodoxes en Ukraine occidentale. Comme le disait un grand historien de l'Église, le père Alexandre Schmemmann, « ce sont ces tentatives unionistes qui, plus que tout autre chose, ont renforcé la division, car la question de l'unité de l'Église fut, à cause d'elles et pour longtemps, confondue avec le mensonge, le calcul, et empoisonnée par des motivations basses et n'ayant aucun rapport à l'Église. L'Église, elle, ne

connaît que l'unité et ignore donc l'uniatisme. Ce dernier est, en fin de compte, l'absence de foi dans l'unité, le refus du feu purificateur de la grâce qui peut faire oublier tout ce qui est 'naturel', toutes les rancunes historiques, les obstacles, les fossés et l'incompréhension, et faire dépasser tout cela par la force de l'unité » (*ИСТОРИЧЕСКИЙ ПУТЬ ПРАВОСЛАВИЯ [Le chemin historique de l'orthodoxie]*, Paris, 1989, p. 301<sup>1</sup>).

Le dialogue au sens propre du terme entre les deux Églises a commencé avec les réformes du concile Vatican II (1962 - 1965), qui a marqué un changement de principe dans la vision qu'a l'Église catholique de ses rapports avec les chrétiens d'autres Églises. Dans les relations avec les orthodoxes, l'Église romaine n'appelle plus au « retour » au sein de « l'Église-Mère », mais à un dialogue d'égal en égal. Pour la première fois depuis le schisme de 1054, l'Église de Rome a officiellement reconnu que les Églises orthodoxes ont conservé la succession apostolique et les sacrements nécessaires au salut (cf. le décret conciliaire *Unitatis redintegratio*, 15.3<sup>2</sup>). L'Église orthodoxe russe a même envoyé les observateurs à toutes les sessions du concile Vatican II. Sa clôture a été marquée par un acte profondément symbolique - la levée réciproque des anathèmes de 1054, célébrée simultanément par le pape Paul VI à la basilique Saint-Pierre de Rome et le patriarche Athénagore de Constantinople au Phanar le 7 décembre 1965. Le pape Paul VI et le patriarche Athénagore considéraient cet acte comme « l'expression d'une sincère volonté réciproque de réconciliation et comme une invitation à poursuivre, dans un esprit de confiance, d'estime et de charité mutuelles, le dialogue qui les amènera, Dieu aidant, à vivre de nouveau, pour le plus grand bien des âmes et l'avènement du règne de Dieu, dans la pleine communion de foi, de concorde fraternelle et de vie sacramentelle qui exista entre elles au cours de premier millénaire de la vie de l'Église ».

Du point de vue canonique, ce geste était parfaitement justifié parce que, comme nous l'avons vu, les anathèmes de 1054 concernaient

<sup>1</sup> Cet ouvrage a été édité en français en 1995.

<sup>2</sup> Il est dit notamment dans ce décret sur l'œcuménisme au sujet des Églises orientales : « Puisque ces Églises, bien que séparées, ont de vrais sacrements - principalement en vertu de la succession apostolique : le sacerdoce et l'Eucharistie, - qui les unissent intimement à nous, une certaine communicatio in sacris, dans des circonstances favorables et avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, est non seulement possible, mais même recommandable ».



certaines représentantes des Églises de Rome et de Constantinople. Cependant, aussi importante qu'elle soit, cette levée des anathèmes ne pouvait, par elle-même, mettre fin au schisme entre l'Orient et l'Occident. Les causes profondes qui avaient conduit à la rupture entre les deux parties de la chrétienté subsistent et représentent un obstacle au rétablissement de l'unité. Dans la déclaration commune au sujet de la levée des anathèmes entre Rome et Constantinople, il est précisé : « Ce geste de justice et de pardon réciproque, le pape Paul VI et le patriarche Athénagore Ier avec son synode sont conscients qu'il ne peut suffire à mettre fin aux différends, anciens ou plus récents, qui subsistent entre l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe et qui, par l'action de l'Esprit-Saint, seront surmontés grâce à la purification des cœurs, au regret des torts historiques ainsi qu'à une volonté efficace de parvenir à une intelligence et une expression commune de la foi apostolique et de ses exigences » (*Déclaration commune*, 5).

Depuis les événements de 1054, ces différends n'ont pas diminué, mais sont devenus, au contraire, plus graves depuis, notamment, la proclamation par l'Église de Rome des nouveaux dogmes de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie et de l'infailibilité du Pape. Ils ont été accentués également par les conflits et les rancunes historiques suscités par la politique unioniste de Rome à l'égard des Églises orthodoxes. En revanche, un pas important de l'avant a été fait par la reconnaissance de la nécessité du dialogue et par le désir de trouver un consensus entre les Églises. C'est un préalable indispensable à l'étude commune des divergences. En 1979 a été créée la Commission internationale mixte catholique-orthodoxe pour le dialogue théologique qui a réuni les représentants de toutes les Églises orthodoxes locales. Le sujet principal à l'ordre du jour de la commission a été, dès le début, l'ecclésiologie. Il a été décidé de commencer les discussions par l'examen de la nature sacramentelle de l'Église. Cependant, dès la IV<sup>e</sup> assemblée plénière de la commission à Bari (1987), la question douloureuse de l'uniatisme et des Églises catholiques orientales fut soulevée par les participants orthodoxes du dialogue. Des tensions nouvelles surgirent après 1989, à la suite de la renaissance des Églises gréco-catholiques en Europe de l'Est (principalement en Ukraine et en Roumanie). Elle était en effet accompagnée par

de nombreuses manifestations de violences envers les orthodoxes. Cette nouvelle situation a compliqué sensiblement le dialogue théologique, jusque lors très fructueux, entre les deux Églises. Il fut, de fait, interrompu entre 1990 et 2005. Les assemblées plénières de la Commission mixte à Freising (Allemagne, 1990), à Balamand (Liban, 1993) et à Baltimore (États-Unis, 2000) n'ont traité que le problème de l'uniatisme et ont adopté plusieurs déclarations importantes à ce sujet. À l'assemblée à Balamand, il a été reconnu que « cette forme 'd'apostolat missionnaire', décrite ci-dessus, et qui a été appelée 'uniatisme', ne peut plus être acceptée ni en tant que méthode à suivre, ni en tant que modèle de l'unité recherchée par nos l'Église » (*L'uniatisme, méthode d'union du passé, et la recherche actuelle de la pleine communion*, Balamand, 1993, 12). L'accord de Balamand contient plusieurs recommandations pratiques visant à réduire la tension entre orthodoxes et catholiques dans certaines régions. Hélas, ces recommandations sont souvent restées lettre morte : en pratique, certains gréco-catholiques n'ont pas souhaité les suivre. Bien au contraire, l'uniatisme a commencé une expansion active en Ukraine, cherchant à dépasser les limites de l'Ukraine occidentale et à s'implanter dans les régions orientales où il n'était guère présent auparavant. La preuve la plus triste de cette orientation fut le transfert en 2005 de l'archevêché majeur des gréco-catholiques de Lvov à Kiev et le projet de l'élever au rang de patriarcat qu'elle n'a jamais eu dans l'histoire. Ainsi, l'uniatisme n'est pas seulement un fait douloureux du passé qui, pendant des siècles, a divisé l'Orient et l'Occident, mais demeure un grave obstacle sur le chemin du rétablissement de l'unité perdue entre les Églises.

Une avancée positive dans les relations entre l'Église catholique romaine et les Églises orthodoxes a été faite depuis l'élection en 2005 au siège de Rome du cardinal Joseph Ratzinger, excellent théologien et défenseur de la tradition de l'Église. Sur le souhait commun des orthodoxes et des catholiques, après une interruption de cinq ans, la Commission internationale mixte a repris son travail. Ses participants ont décidé de revenir à l'étude des problèmes théologiques et à se concentrer sur la question de la primauté dans l'Église, centrale dans le dialogue catholique-orthodoxe.

Il ne faut pas considérer que le consensus doctrinal

sera atteint très rapidement entre nos Églises. Les longues années d'existence séparée ont laissé un lourd héritage qui se manifesterà encore longtemps. Le travail de la Commission mixte ne sera pas facile et prendra, certainement, de nombreuses années. Cependant, nous avons dès maintenant la conscience claire que l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe ont beaucoup de choses en commun, y compris dans le domaine social et éthique. Dans ces deux domaines, la coopération entre les deux Églises devient aujourd'hui particulièrement actuelle et nécessaire sur le fond de la sécularisation qui touche en premier lieu l'Europe. C'est en Europe que le sécularisme militant acquiert des formes agressives. C'est l'Europe qui renie fanatiquement son héritage chrétien. C'est en Europe que la population chrétienne connaît une profonde crise démographique qui met en question son avenir. Les milieux chrétiens sont de plus en plus conscients de la nécessité pour les catholiques et les orthodoxes de défendre ensemble l'Évangile et la tradition chrétienne en Europe qui risque aujourd'hui de perdre son identité séculaire.

Le défunt patriarche Alexis II, comme son successeur le patriarche Cyrille, ont maintes fois appelé à la coopération avec l'Église catholique romaine et souligné l'urgence d'une mission commune. Il faut reconnaître avec satisfaction qu'une telle coopération se développe déjà au niveau des institutions européennes, telles que le Conseil de l'Europe à Strasbourg, les organes de l'Union européenne à Bruxelles, à l'OSCE etc. Ainsi, les représentants catholiques et orthodoxes

se sont opposés ensemble au projet de la Constitution européenne qui ne disait pas un mot sur les racines chrétiennes de la civilisation européenne. Les représentants des Églises orthodoxes et catholiques ont soutenu activement la tenue, dans le cadre de l'OCE, d'une première table ronde consacrée au problème de la discrimination des chrétiens dans l'Europe actuelle. Les deux Églises organisent des colloques communs internationaux sur la défense des valeurs chrétiennes dans le monde d'aujourd'hui, comme à Vienne en 2006 et à Trente en 2008.

Les orthodoxes et les catholiques doivent aujourd'hui répondre à la question suivante : sans avoir retrouvé la pleine communion eucharistique, pouvons-nous apprendre à agir comme une seule structure face au monde contemporain ? Les exemples cités ci-dessus prouvent que nous le pouvons. Le pape Jean-Paul II, parlant de l'unité de l'Église, aimait rappeler la métaphore du poète et penseur russe Viatcheslav Ivanov sur la nécessité pour la chrétienté de respirer à deux poumons : oriental et occidental. De nos jours, cette métaphore est appliquée à l'Europe et au christianisme sur le continent. Nous pouvons dire qu'aujourd'hui, plus que jamais, l'Europe, a besoin de la mission commune de ses deux poumons – de l'Église catholique romaine et des Églises orthodoxes qui sont appelées à réunir leurs efforts pour l'avenir du christianisme et le bien spirituel de nos sociétés.

# messenger

de l'Église orthodoxe russe

*Revue bimestrielle d'information et de spiritualité orthodoxes*

Éditée par le diocèse de Chersonèse du Patriarcat de Moscou

Prix du numéro: 5 €

ISSN 1955-172X

Réalisation: MH Éditions - [www.mh-editions.fr](http://www.mh-editions.fr)

## Rédaction et contacts :

Diocèse de Chersonèse

26, rue Péclet

75015 Paris

E-mail: [messenger@egliserusse.eu](mailto:messenger@egliserusse.eu)

## Participation aux frais d'expédition :

France .....20 €

Autres pays .....30 €

Abonnement de soutien .....40 €

Vous pouvez régler votre participation  
par chèque en euros libellé  
à l'ordre du diocèse de Chersonèse  
ou vous abonner  
en ligne sur le site Internet  
[www.egliserusse.eu](http://www.egliserusse.eu)

Pour avoir des nouvelles régulières de l'Église orthodoxe russe, de la présence orthodoxe en Europe, de la coopération entre les Églises orthodoxes, du dialogue entre chrétiens, nous vous invitons à consulter le **site officiel du diocèse de Chersonèse "Église orthodoxe russe en France"** :

[www.egliserusse.eu](http://www.egliserusse.eu)

Nous vous recommandons  
également le site

[www.orthodoxie.com](http://www.orthodoxie.com)

riche en informations sur l'orthodoxie  
en France et dans le monde.

Site consacré à l'iconographie orthodoxe,  
avec de nombreux textes en français,  
en russe, en serbe et en anglais :

[www.icone-orthodoxe.com](http://www.icone-orthodoxe.com)

*Photo à la 1<sup>ère</sup> page de couverture: Église du Skite (ermitage) du Saint-Esprit (Le Mesnil-Saint-Denis, France)*

*Photo à la 4<sup>e</sup> page de couverture: Icône de saint Grégoire des Grottes de Kiev. P. Grégoire Krug.*



messenger  
de l'Église orthodoxe russe